

Isabelle Alexandrine Bourgeois
Avec la collaboration d'Henriette Bouvier

La puce atlantique part en voyage

Conte initiatique



Il faisait plutôt gris ce matin-là. Dans la chambre de **Pernette**, une petite fille de 10 ans, rien ne bougeait. Pernette dormait profondément. C'était mercredi. « **Pernette, rédit papa en ouvrant les volets de la chambre. Voici un sac à dos n mettras un pyjama, ta trousse de toilette, quelques habits et un ca prendre des notes. Nous partons en voyage : je t'emmène en Austr décollons ce soir à six heures. »**

La puce atlantique, ainsi nommée à cause de ses longs cheveux blonds ondulés vagues de l'océan, n'en croyait pas ses oreilles. Elle, elle partait avec papa ? Forn tombait bien, on était en plein dans les vacances d'été. Elle avait donc tout le ter du pays. Elle sauta de son lit, s'ébroua sous la douche et arriva en trombe prendr déjeuner :



Maman, c'est vrai ? Je pars en voyage ? Oh, merci ! » Pernelle était comblée, elle qui ne voulait que d'aventures, d'évasion, de rencontres exotiques et de nouveautés. Elle avait une imagination débordante et toujours la tête dans les nuages. A son âge, elle avait déjà compris que la meilleure manière de devenir plus gentille, plus ouverte et tolérante, c'était de rencontrer d'autres peuples, de visiter d'autres pays. Depuis longtemps, elle correspondait avec des amis dans le monde entier, simplement pour apprendre et mieux connaître leurs cultures, leurs traditions et leurs conditions de vie. Elle détestait ces gens qui ne bougeaient pas de leur fauteuil et qui se permettaient de juger d'autres peuples, simplement à cause d'un vilain reportage à la télévision. Pernelle se fâchait souvent contre les médias qui ne montraient qu'une vision du monde, négative et violente. Elle croyait que les êtres humains n'étaient pas aussi méchants que cela. Elle savait que derrière chaque mauvaise nouvelle que les journaux, la radio et la télé nous rapportaient avec insistance, il y avait de belles actions qui s'accomplissaient grâce à des hommes bons et généreux. En fond d'elle-même, elle était sûre que les guerres ne portaient que de malentendus et que si les hommes prenaient la peine de s'écouter et de discuter ensemble, avec respect, ils n'auraient plus besoin d'utiliser la force ni la violence.



Oui, Pernelle était rêveuse, idéaliste et bourrée d'imagination. Elle aimait la nature, les animaux, l'odeur des oignons frits, les boîtes à musique, la nature et le chocolat. Elle faisait la collection de nids d'oiseaux. Elle était vive et espiègle, maligne comme un singe mais très émotive. Elle pleurait de joie ou de tristesse, devant un beau baiser de cinéma comme devant des images d'enfants abandonnés à cause de la guerre ou de la pauvreté. Mais sa plus belle qualité, c'était la sincérité. Elle disait tout ce qu'elle pensait et pensait tout ce qu'elle disait !

Elle avait un cœur très pur, c'est pour ça qu'elle avait aussi un très bon contact avec les animaux qui sentaient qu'ils avaient à faire avec quelqu'un d'honnête et recherchaient toujours sa compagnie. Car on dit que les animaux captent plus facilement que les humains les bonnes ou les mauvaises énergies chez les gens.

En tout cas, Pernelle voulait apprendre. Apprendre de la vie, des autres et faire ses propres expériences. Alors vous imaginez, ce voyage, quelle aubaine !

Dans l'avion, Puce était très excitée. Elle devrait dormir car le voyage serait très long, c'était même à l'autre bout du monde.

« S'il te plaît papa, dis-moi ce qu'on va voir dans ce grand pays. C'est où l'Australie ? Je vais noter tout ce que tu me raconteras dans mon cahier et rédiger mon premier reportage. Quand je serai grande, je serai journaliste ! »

Pernelle voulait écrire et partager avec ses amis et sa famille toutes les belles choses qu'elle verrait pendant son voyage. Elle ne voulait pas oublier. Elle décida alors que dès qu'elle vivrait quelque chose d'intéressant, elle le raconterait dans son carnet de voyage. Elle se mit tout de suite à écrire :

MON PREMIER REPORTAGE : L'AUSTRALIE

Papa m'a dit que l'Australie était un immense pays. Il appartient à l'Océanie, l'un des cinq continents sur la Terre. La plupart des habitants vivent au bord de la mer. En 1780, sont venus s'y établir des prisonniers et des chercheurs d'or. C'était d'anciens bagnards qui avaient été forcés de quitter l'Europe, l'Angleterre en particulier, pour refaire leur vie sur cette terre inconnue à l'époque. Ils l'avaient appelée à tort la « Terra Nullius » (la terre sans personne) mais il y avait déjà des habitants, les aborigènes. Les colons ont occupé et exploité leurs terres qu'ils leur restitueront deux cents ans plus tard après de longues batailles.. Les aborigènes étaient une tribu d'hommes et de femmes noirs qui se décoraient le corps avec de beaux dessins et qui vivaient en complète harmonie avec la nature. Ils entretenaient une relation entre la terre et le divin. Mais les « hommes blancs » les chassèrent et détruisirent leur culture. Aujourd'hui, la situation s'est calmée et les nouveaux habitants ont demandé pardon du mal qu'ils avaient fait à cet ancien peuple. Ce n'est qu'en 1980 que les Aborigènes ont eu le droit de gérer eux-mêmes leur communauté. Les anciens colons essaient aujourd'hui de réparer leurs fautes en leur venant en aide, en envoyant leurs enfants à l'école ou en reconnaissant leurs droits comme étant égaux aux leurs. Ils essaient aussi de les soigner même quand ils habitent très loin. Par exemple, quand ils tombent malades dans le désert, des médecins volent à leur secours ! Le pays est tellement grand que les docteurs doivent se déplacer dans de petits avions pour venir soigner des enfants ou des adultes qui se sont blessés. D'ailleurs, on les appelle les "médecins volants". Il arrive même que des enfants aillent à l'école en avion. Les hommes mettent parfois plusieurs générations à apprendre à se connaître et à s'entendre.

Pernelle interrompit son journal et demanda à son père : **« Et le ciel ? Fait-il toujours beau en Australie ? »** - **« Très souvent, Pernelle. Et la nuit, au milieu du désert, tu peux même compter les étoiles. Couchés sur le sol, les mains derrière la tête, les enfants reçoivent une pluie de poudre d'or sur le visage. Leurs yeux brillent de mille feux, comme si quelque part au fond de l'univers, ils avaient aperçu le sourire de Dieu. »**

Le lendemain à Sydney, Pernette et son père défirent leurs valises chez l'oncle Jack. « **Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui, papa ?** » interrogea la petite fille, très impatiente. « **Ecoute, répondit son père, j'ai quelques rendez-vous pour mon travail. Prends encore une tasse de chocolat chaud et je viendrai te chercher à 11h30. Attends-moi derrière le portail de la maison, c'est plus sûr.** »

A l'heure du rendez-vous, Pernette guettait son père mais ce dernier n'arrivait toujours pas. Elle commençait à s'inquiéter quand tout à coup, un immense papillon bleu, vert et or vola au-dessus d'elle et se posa sur sa main. Un papillon ne parle pas, mais, aussi étrange que cela puisse paraître, elle l'entendit lui dire ceci : « **Bonjour petite fille, je m'appelle Papivole. Veux-tu voir du pays ?** »



On le sait, Pernette avait toujours eu un contact mystérieux et très amical avec les bêtes, même les insectes. Elle n'eut pas besoin de réfléchir trop longtemps. Son envie de voir des nouvelles choses la dévorait. **« Oh oui, ce serait chic ! lui lança Pernette spontanément. Mais il faut prévenir papa, il serait inquiet sans ça. » - « Ne t'en fais pas, il ne se rendra compte de rien. Quand il viendra te chercher à 11h30 comme prévu, nous serons de retour de notre tour du monde. Le temps chez les hommes ne se compte pas comme chez nous les papillons, les insectes et tous les animaux en général.**

Nous ne portons pas de montre, nous ! Tu vas faire appel à ton imagination et tu vivras des moments extraordinaires que seuls les enfants peuvent goûter.

Car ils ont de la fantaisie et le coeur libre de toute contrainte. Les adultes sont trop stressés pour se laisser aller à voyager dans des mondes imaginaires. Ils ont peur. La peur est la grande maladie de notre monde.

Elle tue, elle juge, elle condamne et elle rend malheureux bien des hommes. Mais l'amour et la pureté chez les enfants est plus fort que la peur. Alors ils peuvent vivre leurs rêves pour de vrai. Laisse-moi te dire un secret, petite fille : l'amour t'ouvrira toutes les portes dans ta vie, celles du bonheur et de la réussite.

L'amour est le point commun entre tous les êtres vivants de la création, du petit caillou à la mousse des arbres en passant par les animaux, les insectes et les humains. Je te propose donc un petit voyage pour t'apprendre à aimer. C'est simple, tu verras ! Ecoute-moi bien maintenant : grâce à cette petite plume, tu vas traverser et visiter plusieurs pays en cinq minutes, car si tu souffles dessus, elle te rendra petite ou grande. C'est plus pratique pour voyager. Quand tu deviendras aussi petite qu'une puce, tu pourras facilement te transporter rapidement d'un endroit à un autre, en te cachant dans l'oreille d'un tigre ou en t'accrochant à une plume de perroquet par exemple. Des animaux t'aideront dans ton aventure et te guideront d'un coin à un autre. Ils t'appelleront « Puce ». Tu pourras reprendre ta taille normale en soufflant à nouveau sur ta plume, ce qui te permettra de rencontrer des gens et de parler avec eux. Ils t'appelleront alors par ton vrai nom, « Pernette ». Mais il y a encore une chose qu'il faut que je te dise : tu dois croire à ce voyage merveilleux pour que la plume magique ait le pouvoir de te rendre petite.

Si tu doutes de toi, si tu as peur ou si tu ne crois plus à ton rêve, alors la plume perdra son pouvoir et tu ne pourras plus finir ton voyage ni arriver à temps pour retrouver ton père derrière le portail de la maison de l'oncle Jack. Est-ce que c'est clair ? »

Pernette réfléchit un instant à toutes ces choses incroyables que lui avait racontées le petit papillon. Partir toute seule ? Souffler sur une plume et devenir toute petite ? Se déplacer sur le dos d'un oiseau ou d'un poisson ? Revenir à l'heure pour papa ? Etait-ce possible, vraiment ? Elle était confuse. Et pourtant, elle sentait que tout au fond d'elle-même, une petite voix lui disait : « Fais-lui confiance, fais-toi confiance et tu verras... »

Alors elle prit son courage à deux mains et répondit : « **D'accord, je crois à ce rêve. Je crois que c'est possible. J'accepte de te suivre, Papivole.** »

- « **Très bien. Tu as fait le bon choix. Je te félicite pour ton courage ! Je vais encore t'expliquer quelque chose avant de partir. Tu visiteras des pays et tu prendras des notes dans ton carnet pour ne pas oublier. Tu les appelleras « Les reportages de Pernette ».**

- **Mais les amis animaux avec lesquels tu voyageras vont chacun de te raconter une légende rattachée au pays que tu vas visiter. Car de toute réalité naît une fable mystérieuse racontée aux hommes depuis la nuit des temps.**

- **Tu pourras aussi les écrire et les raconter un jour à tes enfants, quand tu seras grande. A la fin de ton voyage, tu rassembleras tout ça dans un livre que tu publieras peut-être un jour. Maintenant viens, en route ! Mais d'abord, prends sur mon dos cette petite plume et souffle dessus pour devenir aussi petite qu'une puce. Et surtout, fais attention à ne jamais la perdre. Sinon, tu pourrais avoir de graves ennuis. »**

Pernette se concentra très fort. Elle souffla sur la petite plume magique et, tout à coup, devint en effet aussi petite qu'une puce ! Elle sauta sur le dos de Papivole et hop, tout le monde décolla !

Après des heures de vol, Puce et son ami le papillon se posèrent dans un désert où se dressaient d'immenses rochers rouges. « **Regarde ce gros rocher : il ressemble à un géant couché. C'est le cœur de la culture des premiers habitants du continent, les aborigènes. Ils l'appellent *Uluru*. Vois comme les touristes le maltraitent. Pour sûr, un jour les hommes seront punis. Les savants pensent que cette pierre gigantesque est un morceau d'étoile tombé du ciel. Les tribus qui vivaient autour du rocher ont presque disparu, anéanties par les hommes blancs. Mais aujourd'hui, le gouvernement regrette et essaie de les protéger. Il leur a rendu une partie de leurs terres. Sache, poursuivit le papillon, que de toute réalité peut naître une légende. D'ailleurs, dans le monde animal et végétal, on pense que la légende et la magie sont plus vraies que tout ce qui est visible. Et c'est cela que les hommes doivent apprendre, retrouver de la fantaisie et de la simplicité. Alors les plus belles histoires du monde viendront à eux. Voici celle de ce rocher, *Ayers Rock*.** »

LA LEGENDE DU GEANT ROUGE

Autrefois, le désert était sans aucune montagne. Le géant Dengertan s'y promenait avec ses filles. Il aimait voir les petits hommes noirs, les aborigènes, se déplacer et vivre dans la brousse. Il les poussait doucement de son souffle puissant du côté des clairières vertes où croissaient les fruits et les herbes tendres. Quant à ses filles, elles nageaient dans l'océan et guidaient les marins et les pêcheurs. Ainsi tout allait pour le mieux.

Mais un jour, le roi des vautours, ce vilain oiseau, jaloux, en eut assez de voir les hommes heureux. Il fallait que cela cesse ! Alors d'un croassement terrible, il appela son peuple : « Peuple des bois, des rivières et du ciel, écoute : les hommes sont trop heureux. Pour les châtier, j'ai fait appel à l'être le plus dangereux : le prince des brigands de la mer. » - « Mais tu es fou ! crièrent les animaux. S'il vient ce sera pire : les petits hommes noirs chassent au piège, le prince des brigands lui a un fusil, des canons et il détient le feu... Qui pourra contrôler ses actes et s'opposer à lui? » Mais le vautour fit ce qu'il avait dit. Le brigand et sa troupe abordèrent à Alice Creek et détruisirent tout sur leur passage.

Les hommes noirs, qui se battaient contre eux comme des lions, appelèrent le géant Dengertan au secours : « Toi qui es notre dieu, viens, bats-toi contre le prince des bandits ! Aide-nous, venge-toi, car ce matin ils ont capturé ta fille Kaela. » Alors le dieu géant se leva et la bataille fut terrible. Elle dura longtemps. Toutes les bêtes, même les lions et les tigres, partirent se cacher dans la montagne.

Quant aux hommes noirs, ils bâtirent leurs cabanes enfouies sous les lianes. Enfin, le géant, las de tant de batailles, en un dernier effort, appela la foudre. Le feu du ciel détruisit tout, sauf la maison des aborigènes et des animaux dans la montagne. Alors Dengertan, fatigué, se coucha dans la plaine auprès de ses filles et s'endormit. Et c'est sous cette forme d'un gros rocher lisse, rouge et rond, qu'il existe aujourd'hui. Mais un jour, las de sentir glisser les touristes sur son corps, il se réveillera. Les petits hommes des bois viendront danser autour de lui, il se lèvera alors et pour tous ses enfants noirs, il reconstruira le pays.

Nos amis volaient doucement. Le papillon était fatigué. Alors Puce lui cria : « Ecoute, je vois des maisons là en bas, en pleine forêt. Il y a peut-être du monde ? Descendons s'il te plaît et allons nous reposer un peu. » A terre, sentant le sable sous ses pieds, Puce souffla sur sa plume pour reprendre sa taille de petite fille. Puis Papivole lui dit : « **Je te quitte ici Puce, car je dois aller butiner quelques fleurs et nourrir ma famille. Mais ne crains rien, tout est organisé. Un bel oiseau, un colibri va venir te chercher dès que tu te seras reposée. Aie confiance, aie confiance !** »

Pernette salua son ami qui lui promit de revenir la chercher à la fin de son voyage. Elle se mêla ensuite aux enfants qui plongeaient dans la mer et leur raconta son histoire. Personne ne voulait la croire. Mais comme elle les intriguait, ils l'emmenèrent chez eux au village de vacances. Après une merveilleuse soirée au coin du feu, elle s'endormit. Doucement, le rêve de nouveau l'enveloppa, elle rêvait de repartir.

Au réveil, elle saisit sa plume magique, souffla dessus et attendit. Tout à coup, un colibri se posa sur son épaule et se mit à chanter. Il lui dit: « **Bonjour, je m'appelle Elédor. Connais-tu la forêt vierge ? C'est chez moi, je t'y emmène. On l'appelle la forêt de la pluie.** » Puce, sans résister, reprit sa taille minuscule et se glissa entre les plumes de l'oiseau.



MON DEUXIEME REPORTAGE : LA FORET DE PLUIE

Il y a des millions d'années, l'Australie était recouverte par une immense forêt. Mais à cause de l'industrialisation du pays, elle a presque entièrement disparu. Il ne reste plus qu'une infime partie de son territoire. C'est l'un des rares endroits dans le monde où la vie animale et végétale a évolué sans s'arrêter depuis des millions d'années ! La vie moderne et ses bulldozers ont tenté de la détruire mais la nature a repris ses droits. Dans la forêt tropicale, que l'on appelle "la forêt de pluie", on peut voir les plantes les plus vieilles du monde. Elles ont parfois mille ans et étaient la nourriture des dinosaures... Certains arbres peuvent atteindre 80 mètres, c'est la hauteur d'un immeuble de 30 étages. Leurs racines peuvent pousser sur plusieurs centaines de mètres. Celui qui s'aventure dans la forêt peut aussi observer des insectes merveilleux, les papillons les plus gros et les plus colorés de la terre, des crocodiles gigantesques et parfois dangereux, des toiles d'araignées grandes comme des plateaux à thé, des koalas doux mais paresseux, des perroquets multicolores et des tas d'oiseaux. Mais il y a aussi des fourmis très dangereuses qui rongent les maisons.

Puce ouvrit des yeux écarquillés et demanda à Elédor : « Oh, mais est-ce qu'elles piquent? »

- « **Non, petite fille, sauf si tu marches dessus. En général, les insectes n'attaquent jamais en premier. Ils ne font que se défendre.**
- **Maintenant, tu vas voir une chose étonnante. Je t'emmène sur une plage très spéciale, pour y observer des pierres qui sautent. Attends un peu, je vais te raconter leur histoire. »**

LA LEGENDE DES PIERRES QUI SAUTENT

Autrefois, le pays était tranquille. Mais un beau jour, la fée Marm vint s'y installer. Elle était aveugle et maudissait sa cécité. Elle était devenue méchante et jouait de mauvais tours. Elle avait sous ses ordres une bande de filles alertes et joyeuses. Jalouse de leur beauté, elle les appela : « Allez ouste ! Dépêchez-vous. Allez me cueillir des voials dans la forêt (les voials sont des fruits rouges et juteux qui poussent dans la forêt). Prenez tous ceux que vous trouverez ! » Les jeunes filles en apportèrent de pleins paniers. Mais cela ne suffisait pas. « Allez paresseuses, cherchez-en encore ! » Puis la diablesse se mit à broyer les fruits si fort et si rageusement qu'elle fit un trou dans un rocher resté creux depuis ce jour-là. Aujourd'hui, qui s'y asseye disparaît, dit-on. La sorcière Marm fit une pâte avec les fruits de la forêt, qu'elle donna à manger à ses filles. Et comme cette nourriture était maléfique, elles furent aussitôt changées en statues de pierre. Dès lors, pendant le jour, désespérées, les pierres sautaient pour se débarrasser de leur sort et la nuit elles chantaient. Un matin, craignant la tempête, des pêcheurs revinrent au rivage, où ils entendirent une douce et triste mélodie. C'étaient les pierres qui chantaient.

En les regardant de plus près, ils virent de beaux visages gravés dans chacune d'elles. Intrigués par cette découverte, ils allèrent chercher de l'eau de source très pure et doucement, telle une caresse, les arrosèrent. Alors les pierres se fendirent et les jeunes filles retrouvèrent leur liberté. « Merci, dirent-elles, vous avez su voir la vérité. Vous avez su écouter le chant de l'amour au-delà des apparences. Pour vous prouver notre reconnaissance, nous enchanterons toute votre vie. »



Après avoir écouté le récit d'Eléodor, Puce lui demanda: « **Colibri, cher colibri, emmène-moi jusqu'à l'océan, là où les dauphins sautent et jouent. Là où il y a cette fameuse barrière de corail dont tout le monde parle.** »

« **Non, lui répondit-il. La mer, c'est trop loin. Je veux bien t'emmener dans la forêt mais pas à la mer. Je retourne à mon nid.** » Alors Puce, un peu déçue, remercia son colibri et s'assit sur une grosse pierre plate. Elle se mit à pleurer. « Moi qui voulais voir les dauphins ! Voilà que je suis seule, toute seule... » Prise de désespoir, elle essaya de souffler sur sa plume pour redevenir une petite fille normale et rentrer à la maison, en bus, en train ou en taxi, comme tout le monde quoi ! Tout à coup, elle se mit à avoir peur. Et la plume ne réagit pas. Le papivole lui avait expliqué que si elle doutait d'elle et de son voyage, la plume perdait tout pouvoir. Elle commençait à paniquer quand elle vit sortir de l'eau un museau bleu et brillant : **Un dauphin, cria Puce, folle de joie. Oh s'il te plaît, emmène-moi voir cette fameuse barrière de corail dont on m'a tant parlé !** »

« **Le veux-tu vraiment, petite fille ?** » lui demanda le dauphin. - « **Oh oui, oui !** » s'exclama Puce. - « **Alors grimpe sur mon dos ! Je me nomme Bellécume. Range précieusement ta plume dans ton sac à dos, elle te sera très utile plus tard. Puis ouvre la bouche toute grande et attrape quelques crevettes en passant, car il faut que tu manges.** » lui conseilla le dauphin. Ravie, elle souffla encore une fois sur sa plume qui avait retrouvé son pouvoir car Pernette croyait à nouveau à son voyage. Elle devint toute petite et se retrouva sur le dos de son nouvel ami.



MON TROISIEME REPORTAGE : LA GRANDE BARRIERE DE CORAIL

On dit que c'est l'une des plus belles choses à voir en Australie. On l'appelle « La Grande Barrière de Corail ». Elle mesure 2000 km de long. C'est la seule structure vivante que l'on peut voir depuis la lune. On dit que c'est la huitième merveille du monde après les grandes pyramides et le phare d'Alexandrie en Egypte, la statue de Zeus, le colosse de Rhodes en Grèce et les jardins suspendus de Babylone en Irak, le temple d'Artémis et le mausolée d'Halicarnasse en Turquie. C'est le plus grand parc naturel marin au monde et il est protégé. Des milliers d'espèces de poissons vivent sur le récif et la pêche promet de merveilleux coups de filet. Il y a des coraux de toutes les couleurs. Malheureusement il y a beaucoup de déchets agricoles à cause des plantations sucrières sur la côte qui déversent des engrais dans la mer et qui blanchissent les coraux. Depuis toujours, les habitants du pays se nourrissent des trésors de la mer. Mais pas n'importe lesquels. Heureusement, la pêche à la baleine, par exemple, a disparu depuis bientôt vingt ans.

Les Australiens, qui ont un grand respect des animaux et de la nature, ont compris que c'était très important de protéger cette espèce en voie de disparition. Par contre, on y chasse encore des tortues géantes car leur chair est très appréciée à l'occasion des funérailles d'un membre de la communauté aborigène. La Grande Barrière est dangereuse. Plus de 1200 bateaux s'y sont échoués à travers les âges. Mais pour conclure sur une note positive, la Grande Barrière de corail est la chambre de mariage la plus prisée au monde. Des amoureux viennent de tous les pays pour se passer la bague au doigt même si la mer est infestée de requins !

« Nous allons bientôt reprendre notre route, dit Bellécume, mais avant ce long voyage, faisons une petite pause. Si tu aimes les dauphins, voici la plus belle histoire de notre espèce. »

LA LEGENDE DE LA PRINCESSE DAUPHINE

La mer si bleue baignait doucement une plage australienne, dans une petite baie près des paillotes des pêcheurs. La nuit tombait peu à peu. Au milieu de l'océan, les dauphins jouaient. Ce soir, allait avoir lieu une grande fête. Le roi des dauphins emmenait ses filles cadettes danser sur l'océan. La plus jeune, Delphina, avait atteint l'âge de sa majorité. Le vieux roi, en dansant, la conduisit au milieu du cercle que formèrent ses sœurs et ses amis. Il la coiffa d'une couronne de perles et lui dit : « Delphina, te voilà libre de choisir celui que tu voudras pour époux, de courir seule à travers les flots et de connaître notre secret. Ecoute : toute princesse dauphine a un pouvoir magnifique. Quand la nuit découvre la lune et que les hommes dansent autour de leur feu, elle peut pour une nuit se mêler à eux. Elle n'a qu'à chanter l'hymne des étoiles et alors sa robe et ses nageoires d'argent glissent doucement sur le sable. Et son corps se transforme jusqu'à l'aube en celui d'une jeune femme très belle. Elle peut alors danser avec les humains. Mais attention, petite princesse, quand tu sortiras de l'eau, enveloppe ta robe d'argent et tes nageoires dans de grandes feuilles de palmier mouillées et cache-les sous le feuillage d'un arbre touffu.

N'oublie pas de les retrouver avant l'aube sinon tu resteras à tout jamais une femme, servante amoureuse et docile d'un pêcheur, et plus jamais tu ne pourras revenir au royaume sacré des dauphins.

Va petite princesse ! Ta vie de dauphine accomplie commence maintenant. Méfie-toi des pêcheurs. Il y en a des sages mais aussi des terribles qui t'attrapent et te tuent. Souvent, nous sommes pris dans leurs filets à thons et nous mourons de fatigue ou d'étouffement. Va ma fille, et que la lune te protège ! »

Les étoiles doucement l'une après l'autre pâlissaient au firmament et les dauphins tous ensemble reprirent leur route. Delphina, toute joyeuse dans sa robe d'argent, nageait parmi ses sœurs et dans l'aube naissante, elle disparut avec elles au fond des flots.

« Aïa, soupira-t-elle un soir à sa vieille nourrice. Aïa, écoute : en passant ce soir devant la plage, là où les bateaux dorment sur le sable, j'ai vu un grand feu et des hommes qui dansaient autour.

Des enfants et des femmes les admiraient. L'un d'eux a entraîné son ami pour plonger comme nous. Aïa, il était beau, si beau, jamais je ne l'oublierai. Demain, j'irai le revoir. Il est bon, il m'a vue nager près de lui et il m'a regardée. J'ai vu ses grands yeux tristes. Oh Aïa, qu'il était beau ! » - « Attention Delphina, l'amour est traître. Souviens-toi de ce que t'a dit ton père. Il y a beaucoup de jeunes dauphins dans la mer, suis-les et tu seras heureuse. Ne pars pas sur la plage, je t'en supplie ! » Mais Delphina était amoureuse et l'amour n'attend pas, il veut tout. Alors le soir, de nouveau, elle s'approcha de la plage. Elle chanta l'hymne magique et sentit glisser sa robe d'argent et tomber ses nageoires. Elle se leva et de ses mains encore malhabiles, prit une immense feuille de palmier, la trempa dans la mer, y rangea ses parures et les cacha sous le feuillage d'un grand arbre catalpa. Puis Delphina se mêla aux hommes qu'elle regardait danser autour du feu. Tout à coup, elle s'aperçut que l'une de ses sœurs l'avait suivie : « Delphina, tu es folle, que fais-tu? » La jeune femme répondit : « Je ne peux pas m'empêcher de l'aimer. Oh ! comme je voudrais être avec ce grand garçon aux yeux tristes. »

- « Non, petite sœur, fais attention ! » la prévint sa sœur. Delphina ne l'entendit pas, car devant elle, le jeune homme lui tendait un bol de coquillages en lui disant : « Viens, sois ma reine ! » Et Delphina dansa et dansa encore avec lui. La chaleur du feu la réchauffa. Etait-ce la chaleur de l'amour ? Elle dansa et ne s'aperçut pas que les étoiles peu à peu disparaissaient et que la lune se cachait pour faire place à l'aube. Il était trop tard. Elle ne pouvait plus rejoindre le royaume des dauphins. Désespérée, elle pleura. Elle pleura. Mais le jeune pêcheur était là et il l'entoura de ses bras : « Je t'aime, dit-il. Toi la merveilleuse, suis-moi. Ma case est neuve, propre et remplie de fleurs. Sois ma reine et ne pleure plus. »

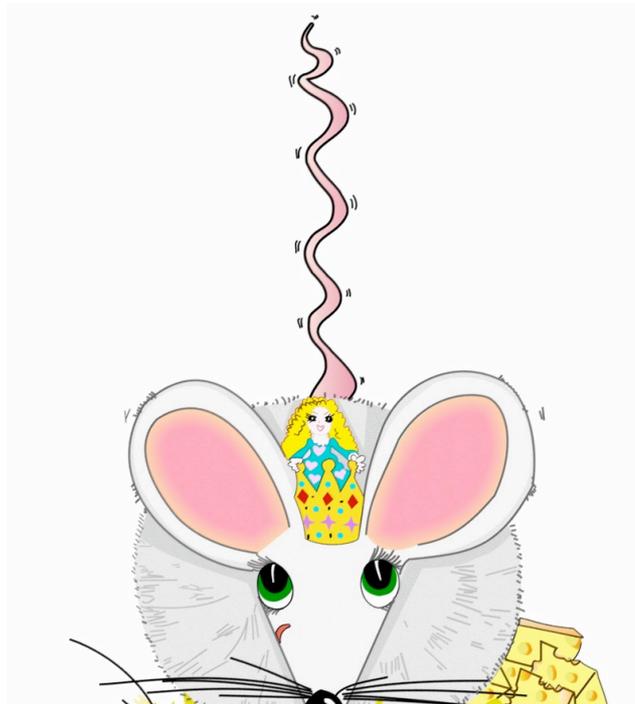
Alors Delphina commença sa vie inconnue de femme. Un jour, alors que ses enfants jouaient autour d'elle, elle s'aperçut que l'on préparait la pêche la plus terrible de l'année : la pêche aux thons où forcément des dauphins allaient être sacrifiés dans leurs filets. Elle cria :

« Tcheko, Tcheko ! Ne pars pas ! Ecoute ma prière. Je ne te l'ai jamais dit, mais je suis dauphine. Ne tue pas mes semblables, je t'en supplie ! Mon père est roi. Si tu en tues un, je mourrai ! » Tcheko s'était approché de sa bien-aimée et la prit dans ses bras : « Alors, quel est ton nom ? Dis-moi ton secret. Je t'aime petite femme ». - « Je suis la princesse dauphine. Ne tue plus jamais mes frères et sœurs. » Alors Tcheko lui dit : « Je ne savais pas. Je te promets de faire attention et de libérer les dauphins qui seront pris dans nos filets. »

« Maintenant, dit Bellécume, nous allons quitter les mers d'Australie et nous nagerons vers la Thaïlande, au bord de l'Asie où nous devons nous séparer. C'est un grand voyage et tu seras plus confortable assise sur mon museau. »

Après une longue sieste bercée par les flots, Puce juchée sur le dos de Bellécume arriva vers les côtes asiatiques. Son ami lui annonça : **« Il me faut te quitter à présent. J'ai rempli ma mission. Je dois rentrer chez moi, car mes enfants m'attendent. Surtout, ne sois jamais triste. Tu trouveras toujours un ami pour te tirer d'affaire. Adieu ! »** Puce se sépara de Bellécume, la gorge serrée.

Une vague l'emporta brutalement et elle se retrouva abasourdie au fond d'une vieille jonque, parmi une quantité de poissons pêchés qui gisaient au fond du bateau. Elle était pétrifiée de terreur. Parmi les cordages et les poissons qui l'entouraient en frétilant, il y avait partout des yeux qui la regardaient. Des quantités d'yeux noirs, brillants : des yeux de souris ! Quelle horreur ! Pauvre Puce, elle ne voulait pas être mangée, alors qu'elle était aussi petite qu'eux. Elle grimpa sur un tonneau vide, tremblante de peur. Soudain, une vieille souris à la moustache d'argent et à l'air très sage sortit d'un trou et dit : **« N'aie pas peur minuscule enfant, je ne te ferai rien. Je suis la plus vieille souris de la terre, l'impératrice des souris, appelée Reine Soriang. Nous sommes très loin de la barrière de corail. Tu as eu de la chance. Bellécume, le prince des poissons, t'a bien conduite. Tu es ici à Bangkok. C'est là qu'est le siège de mon empire. Viens, l'aube se lève et je t'emmène visiter la ville. »**



Puce grimpa sur le dos de la souris et lui raconta son histoire. A toute vitesse, elles quittèrent la jonque et atteignirent le quai. L'endroit grouillait de monde. Marins, marchands, mendiants et moines vêtus de robes aux couleurs de safran, enfants plongeant pour attraper quelque sou jeté par les passants depuis le quai, Puce n'avait jamais rien vu de pareil.

La reine des souris lui dit : « **Tu vois, cette ville est le monde en miniature. On y voit de tout. Et même l'un des plus beaux palais au monde. Si tu es sage, nous allons y entrer discrètement. Mais d'abord, écoute l'histoire de mon pays, la Thaïlande.** » Puce souffla sur sa plume pour devenir grande et rédiger dans son cahier son quatrième reportage.

QUATRIEME REPORTAGE : LA THAILANDE

Autrefois, ce pays s'appelait le Siam et c'était un royaume célèbre. De nos jours, la Thaïlande est un pays très vert, recouvert de petites collines sur lesquelles les hommes cultivent beaucoup de riz. On élève aussi des bœufs, des buffles et des cochons. Tous les habitants croient en Bouddha, un petit prince né au Tibet, devenu un grand maître de sagesse et de bonté. Bouddha disait qu'il fallait faire du bien autour de soi, pour l'amélioration de chacun et celle du monde. La capitale de la Thaïlande s'appelle Bangkok. C'est une ville qui grouille de bicyclettes, de motos et de petits taxis, les "touk-touk" ou pousse-pousse à moteur. Ils sont très dangereux et bruyants. Il y en a des millions qui foncent comme des abeilles sur un pot de miel !

Puce écoutait Reine Soriang et écrivait fidèlement ce qu'elle lui racontait : « **Continue, s'il te plaît. Parle-moi donc de ce fameux palais.** ». La souris l'emmena alors dans un jardin splendide, au pied d'un superbe palais blanc, un palais fait d'une suite de salles extraordinaires. C'était le palais royal de *Chakri Mahat Prasat*. Avant de la quitter, la souris lui dit :

« **Mêle-toi à la foule des fidèles, fais-toi toute petite, car tu devrais porter une tenue longue dans ce lieu saint. C'est la tradition, alors fais bien attention !** » Et l'impératrice des souris disparut.

Puce traversa le jardin. Elle arriva dans une pagode extraordinaire dont les multiples salles baignaient dans une lumière tamisée. Elle était dans la demeure du Bouddha. Tout à coup, un jeune moine tout habillé d'or s'écria : « **Que fais-tu là ? Ne sais-tu pas qu'il est interdit aux femmes et aux filles de venir ici sans être vêtues d'une longue robe ? Tu es dans le temple le plus sacré du monde. Je vais t'aider, laisse-moi te trouver une tunique.** »

L'alerte petit moine disparut et Pernelle se cacha dans une jarre sculptée. Elle attendit le cœur battant. Elle entendit soudain des sons de trompettes et les pas d'un cortège. Le petit moine revint près d'elle et lui tendit une longue robe de soie légère : « Tu es devant l'effigie du Bouddha d'émeraude. Fais un vœu et peut-être seras-tu exaucée... Adieu ! » Le jeune religieux joignit ses mains, s'inclina humblement et disparut dans un rayon de soleil.

Pernette se trouvait juste devant le Bouddha. La statue sculptée dans un bloc de jaspe souriait immuablement.

Elle resta un instant à l'admirer puis, toujours immobile, elle vit la procession de prêtres s'approcher. Les bonzes en tenue safranée arrivaient devant le roi. Pour faire un vœu, il fallait se dépêcher ! Dans une minute, les prêtres seraient ici et s'interrogeraient sur sa présence, en pleine cérémonie royale. Elle ferma les yeux et souhaita : « Que cette petite plume exauce les vœux des enfants qui liront mon histoire. »

Pour faire un vœu :

Je prends la plume et ferme les yeux.

Je respire profondément trois fois en ne pensant à rien d'autre.

J' imagine quelque chose qui me fait du bien, un paysage que j'aime, un souvenir, une peluche ou une mélodie.

Je réfléchis à mon vœu. Il doit être profond, important pour moi, parfaitement sincère et avoir de bonnes intentions. Il doit être positif et ne faire de mal à personne.

Je souffle sur ma plume.

Je range ma plume soigneusement car je pourrai l'utiliser pour mon prochain vœu.

Pernette souffla vite sur sa plume et redevint minuscule. Soudain, soulevée par une bourrasque, elle s'envola jusqu'à l'aéroport de Bangkok, où elle se glissa comme un grain de poussière entre les plis d'un turban. C'était celui d'un passager endormi à destination de Delhi. Une chance ! Puce, fatiguée, se blottit dans la soie du couvre-chef. A Delhi, l'homme s'enfila dans une voiture qui traversa la ville. Puce regardait par la fenêtre, fascinée, ce nouveau monde qui défilait devant elle.

MON CINQUIEME REPORTAGE : L'INDE

L'Inde est un pays très beau mais très pauvre. Il y a aujourd'hui plus d'un milliard d'habitants et malheureusement un homme sur quatre ne mange pas à sa faim ! Quand les vieux conteurs indiens parlent de ce pays, ils racontent les histoires des Maharadjahs, les princes hindous, leur chasse aux bêtes féroces, aux lions ou aux panthères. Ils parlent aussi de la célèbre mousson, ou saison des pluies, qui recouvre d'eau presque tout le territoire pendant deux mois. Les conteurs connaissent les histoires des héros du pays, comme l'empereur Shah Jahan qui fit construire le plus beau palais du monde. Ou ils relatent la vie de Gandhi. C'était un pauvre parmi les pauvres, qui traversait l'Inde à pied pour expliquer à tous ceux qu'il rencontrait comment gagner une bataille sans violence.

Aujourd'hui, l'Inde est une grande puissance industrielle. Les habitants sont majoritairement hindouistes. Ils croient que la mort n'existe pas et que les hommes vivent plusieurs vies pour élever leur âme et devenir plus gentils.

On trouve aussi des minorités religieuses, comme celles des musulmans, des jaïns, des chrétiens ou encore des bouddhistes. Delhi est la capitale de l'Inde. Autour des monuments célèbres, il y a des bazars, des marchés aux pigeons, des vendeurs de singes, des astrologues, des masseurs, des joueurs d'échecs, des vendeurs d'eau, des acrobates, des fakirs ou encore des mendiants.

Perdue dans ses pensées, Puce ne remarqua pas que le taxi venait de quitter la ville et circulait en direction de la forêt. Brutalement, le passager secoua son chapeau par le fenêtre. Affolée, Puce s'envola, emportée par le vent. Elle atterrit dans un endroit qu'elle ne connaissait pas. Mais où était-elle encore tombée ? Puce réalisa qu'elle se trouvait dans l'oreille d'un fauve, plus précisément d'un tigre royal ! Elle en fut effrayée.



« Raha, roi des tigres, ne me fais pas de mal, murmura la puce. Je suis une toute petite fille en voyage. Emmène-moi avec toi et quand je le pourrai, je t'aiderai. »
- **« Ça va, dit le tigre. Mais écoute. N'entends-tu rien ? Ne sens-tu rien ? »** En effet, de très loin, la jungle vibrat. D'un bond, le tigre se leva. Puce se cramponna à ses sourcils et ils filèrent à toute allure : des chasseurs étaient à leurs trousses. Le prince de la jungle avait peur.

Brusquement, il fut pris dans un filet. Rageur, il se mit à hurler et à mordre les mailles qui l'emprisonnaient. Puis, touché par une flèche soporifique, Raha se raidit et tomba endormi. On le transporta dans une cage jusqu'au palais du Maharadjah près de Delhi. Puce, terrifiée, se demandait comment elle allait continuer son voyage, alors que pour le moment, le tigre et elle étaient emprisonnés dans une cage solide...

Le convoi entra dans la ville pleine de monde. Puis il pénétra dans un immense parc bordé d'une forêt. Là, on ouvrit la cage et on libéra le tigre endormi. Peu à peu, ce dernier se réveilla et poussa de longs hurlements en voyant qu'il y avait des grillages tout autour de lui. La forêt était limitée par des murs très hauts ! Toute minuscule, Puce avait pu filer à travers le treillis. Le tigre lui murmura :

« Je t'ai sorti de la jungle. J'ai été bon pour toi. Aide-moi maintenant ! » Notre petite voyageuse lui répondit : **« Promis ! Je vais voir où nous sommes et je reviendrai te le dire ensuite. »**

Elle n'eut pas à courir très loin. Elle entendit des bruits de pas, des chuchotements, des voix qui s'approchaient. Le Maharadjah, instruit de l'arrivée du tigre royal, était venu contempler sa prestigieuse capture. Les serviteurs, rapides, avaient déjà préparé des sièges. Des tapis et un fauteuil venaient d'être installés sur une estrade à l'abri d'un immense parasol. Le prince, accompagné de ses proches, avança.

Puce n'avait pas perdu son temps. Elle avait remarqué qu'à un angle du parc, le treillis était mal fermé. Elle souffla sur sa plume, reprit sa taille normale pour avoir suffisamment de force et couper le grillage. Mais avec quoi ? Pas avec les dents tout de même ! Par chance, elle s'aperçut que non loin de là, le jardinier du parc était justement en train de tailler la haie avec un gros sécateur. Mais comment détourner son attention et lui emprunter son outil pendant quelques minutes ? Il fallait agir vite. Elle ramassa une grosse noix de coco qu'elle jeta au fond d'un puits situé à deux pas du jardinier. La noix de coco fit un gros « plouf ! » en touchant l'eau et, piqué par la curiosité, le jardinier déposa son outil et abandonna sa tâche pour se diriger vers le puits. Sans traîner, Pucette empoigna les grands ciseaux et fit un beau trou dans le treillis. Le jardinier, très déçu de n'avoir rien vu au fond du puits, se remit au travail. Après avoir soufflé sur la plume, Puce sauta dans l'oreille du tigre et murmura : **« J'ai défait le treillis là-bas à gauche. Sauve-toi ! »**

Au même moment, le Maharadjah de Delhi arriva devant les grillages où était enfermé le prince de la jungle. Il s'écria : **« Majesté des forêts, ne soyez pas triste, jamais vous ne mourrez. J'ai simplement voulu protéger votre beauté. Ne m'en veuillez pas, tigre, ici vous serez bien traité. »** Le tigre alors lui répondit : « Mon roi, comprenez-moi. Votre parc est très agréable mais il est entouré de clôtures. » Le Maharadjah ne semblait pas s'apitoyer sur le sort du pauvre animal.

Au fond du parc, Puce se reposait dans un pétale. Elle croyait rêver en entendant de la musique mais elle ouvrit les yeux. Tout près, une jeune fille dansait entourée de ses servantes qui riaient avec elle. C'était la fille cadette du Maharadjah. Puce voulait la voir de plus près. Elle souffla sur sa plume, retrouva sa taille normale et s'avança vers la princesse en disant : **« Bonjour, je m'appelle Pernelle et je suis en voyage. Votre danse est magnifique, si gracieuse, si poétique. Chez nous, les danses ne sont pas si jolies. On se tortille tout seul sur des sons qui cassent les oreilles ! »** La jeune princesse éclata de rire et dit à Pernelle :

« Si tu veux, je peux t'apprendre le Kathak, c'est l'une des danses hindoues les plus fameuses. Ma maman, qui est suisse comme toi, est l'une des meilleures danseuses de Kathak du pays. Incroyable non ? » Pernelle était ravie d'avoir la possibilité de s'initier à la danse. Elle enfila rapidement la robe que lui avait donnée le petit prêtre de Bangkok. Après quelques minutes déjà, elle sut exécuter les bons mouvements. Jasmina, la jeune princesse, se félicitait de son élève. Toutes deux coururent vers le Maharadjah et exécutèrent une danse merveilleuse.



Impressionné par l'aisance de cette fillette étrangère, le Maharadjah lui dit : « **Ta danse m'a médusé, bravo. Mais qui es-tu ?** »

Pernette raconta alors son aventure à Jasmina et à son père. « **Maintenant viens manger avec nous, l'invita le Maharadjah, tu dois être affamée et la cuisine chez nous est délicieuse. Mais avant, va retrouver les femmes, elles t'aideront à prendre ton bain et à mettre ce sari que voilà.** »

Dans le jardin, les serviteurs étaient désolés. Pendant la danse des jeunes filles qui avait détourné l'attention, le tigre avait réussi à s'enfuir. Pernette quant à elle fut ravie d'apprendre cette nouvelle !

Après le souper, elle écouta un merveilleux orchestre de musique indienne. Puis, somnolente, elle rejoignit sa chambre dans le quartier des femmes qui donnait sur le parc et les fontaines. Ereintée, elle s'endormit.

Elle avait peut-être dormi quatre heures lorsqu'un bruit d'ailes l'éveilla. C'était un perroquet qui, perdu dans la nuit, était entré dans sa chambre. Il se posa près d'elle et grignota un biscuit qu'elle avait laissé sur sa table de chevet. Pernette lui tendit encore un autre biscuit et lui chuchota :

« **Cache-moi sous tes plumes et emmène-moi où tu voudras. Il faut que je parte.** » Puce souffla sur sa plume, devint toute petite et grimpa sur les ailes de l'oiseau. Ils s'envolèrent haut dans le ciel, en direction de Bombay.



rès la paix du ciel, quel brouhaha en arrivant au cœur de la ville : klaxons, bêlements de bœufs, gens qui criaient, chiens qui se battaient, pousse-pousse qui grinçaient et mendiants qui suppliaient. Et partout, l'indifférence. Puce se sentait terrifiée. A qui s'adresser ? Elle se mit à courir, souffla sur sa plume et reprit sa forme d'enfant. Un vieil homme lui cria : « **Pourquoi pleures-tu petite fille ? Viens avec moi, je vais t'aider.** » Un garçon, dégingandé, la prit par la main et lui dit : « Mon nom est Wahli. C'est aussi le nom de mon grand-père. Je vais te raconter son histoire et celle de notre village. »

LA LEGENDE DE WAHLI

La lune était haute, le Ramadan presque fini et le grand Ifthar allait avoir lieu. Dans toutes les ambassades de l'Inde, les gens préparaient de grands soupers car l'Ifthar est le repas sacré qui permet aux croyants qui ont jeûné par sagesse de reprendre une vie normale. Alors, il y a un grand souper où riches et pauvres sont conviés. Mais pour ce grand Ifthar, il faut des provisions et bien malin qui en trouve ! Or, la veille du grand dîner, le dernier enfant d'un brave pêcheur de Bombay, Wahli, se mourait. Il souffrait d'une crise d'appendicite et était à l'agonie. Ce jour-là, des étrangers étaient venus louer le bateau pour pêcher. Mais chez Wahli, personne ne travaillait; tous se désespéraient, terrifiés par l'imminence de la mort. Un médecin de passage dit : « Je vais emmener ton fils immédiatement à l'hôpital. Je m'occupe de lui, toi va pêcher. Essaie de travailler pour l'Ifthar. » Alors Wahli descendit vers la plage, mit sa barque à la mer et, bercé par les flots, se mit à pleurer. Le soleil dorait l'horizon. Les vagues, doucement, chantaient autour de son bateau. Et dans l'orient qui se couvrait de rouge, le petit pêcheur vit le dieu hindou Krishna sortir des eaux en disant :

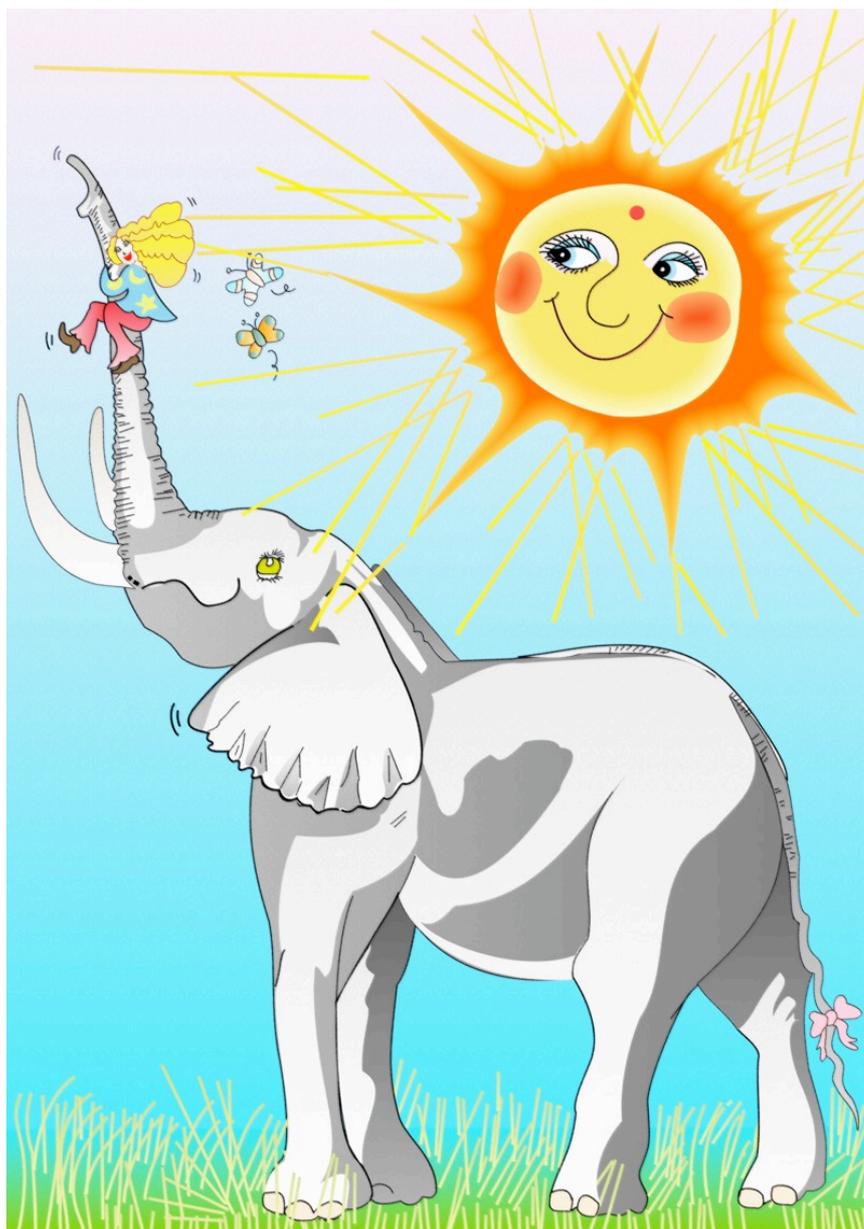
« Wahli, toi qui me rends un culte fidèle, ne pleure plus. Viens, lance ta nasse, ce n'est pas en vain que tu es resté ! » Le père jeta son filet, le retira et constata que des quantités de poissons recherchés pour leur chair délicieuse se débattaient à l'intérieur. Alors il replongea son filet et, en une heure, son bateau était plein. Il n'en croyait pas ses yeux. Le pêcheur revint à la rive et héla les siens pour qu'ils viennent l'aider. Il vit parmi eux le médecin qui lui dit : « Ton fils est sauvé, viens avec moi. » Dans la nuit, ils chargèrent les poissons dans un vieux touk-touk ronflant et foncèrent vers la ville. Arrivé chez un ami dans le quartier des ambassades, Wahli présenta sa marchandise, la vendit très bien et repartit le cœur léger à l'hôpital.

Krishna avait tenu sa promesse. Aussi Wahli remplit son touk-touk de fleurs et pour remercier le dieu, monta dans sa barque et les répandit dans la mer. Depuis ce jour, les pêcheurs de ce village sont toujours chanceux et la mer sent délicieusement bon...

Pernette avait écouté patiemment. Invitée, elle mangea un plat de poissons frais chez le jeune pêcheur. Il lui tendit alors une vieille carte militaire jaunie par le temps et rongée par le sel de la mer : « **Tiens ! Ça t'aidera. Mais en attendant, laisse-moi t'accompagner jusqu'à la route. Peut-être trouveras-tu une auto ?** » Ils arrivèrent au bord d'une forêt bordée d'une clairière où un troupeau d'éléphants se reposait.

Elle remercia son ami pêcheur, souffla sur sa plume magique puis se jucha sur la trompe d'un vieux pachyderme assoupi qui, réveillé par le chatouillement de ses petits pieds, poussa un barrissement terrible, se leva et reprit sa route. La horde se rendait jusqu'aux environs de Neemrana. L'éléphant que Puce avait choisi d'enfourcher était une femelle et s'appelait Dame Nasseria. En chemin, cette dernière finit par remarquer la présence de la petite fille et lui cria: « **Qui es-tu, toi, là au bout de ma trompe ?** » - « **Ne te fâche pas, répondit Puce. Je suis européenne et je voyage. Grâce à une plume de colibri, je peux devenir grande ou petite. Peux-tu m'aider à continuer ma route?** »

Amusée, la bête lui dit : « **O.k. Tu vas voir, nous arrivons à un endroit célèbre de l'Inde. Mais je n'y entre pas. C'est le domaine des hommes et ils peuvent être méchants. Ils nous tuent pour attraper nos défenses et faire des bijoux avec notre ivoire. Ce lieu s'appelle Neemrana, il y a un très beau fort que tu dois visiter.** »



MON SIXIEME REPORTAGE : NEEMRANA

Aux portes du Rajasthan, le fort de Neemrana est l'un des plus anciens souvenirs de l'empire moghol. C'est un grand château qui ressemble en fait à une montagne de sable. Il est perché sur un rocher au milieu du désert. Au pied de la forteresse, il y a le petit village de Neemrana, envahi par des centaines de paons. Le palais a été abandonné il y a cinquante ans par son dernier habitant, le Maharadjah Rajindra Sing.

Auparavant, c'était un château majestueux avec des salles richement décorées, dont les murs avaient été peints par les plus grands artistes du pays. Certains meubles étaient si gracieux que seule l'épouse préférée du prince, la favorite, avait le droit de s'y asseoir.

Dans la salle à manger, les miroirs étaient si grands que presque tout le pays pouvait se refléter à l'intérieur. Malheureusement, les derniers habitants du fort ont été chassés. Après quelques années, le palais inhabité devint la demeure des serpents et des voleurs et subit en plus de terribles orages. Ses pierres tombèrent une à une et les bandits pillèrent tous ses trésors. Aujourd'hui, le fort a été restauré et aménagé en hôtel. C'est un endroit de rêve pour tous ceux qui aiment le calme, la magie du passé et les vieilles pierres. La nuit, quand on regarde par l'une des fenêtres de la forteresse, on aperçoit en contrebas le village de Neemrana dont les milliers de petites lanternes brillent comme des étoiles dans la nuit. On a l'impression d'être sur un tapis volant qui voyage dans une galaxie...

A deux pas du palais, il y a un mystérieux puits. Un puits énorme, creusé dans la terre. Tout au fond, il y a une nappe d'eau qui était autrefois utilisée par le prince du château pour s'alimenter en eau. De nos jours, il est abandonné.

Pernette réalisa qu'elle arrivait bientôt au bout de son cahier. Il lui faudrait en trouver un neuf. Elle rangea son crayon et Dame Nasseria lui raconta une nouvelle légende.

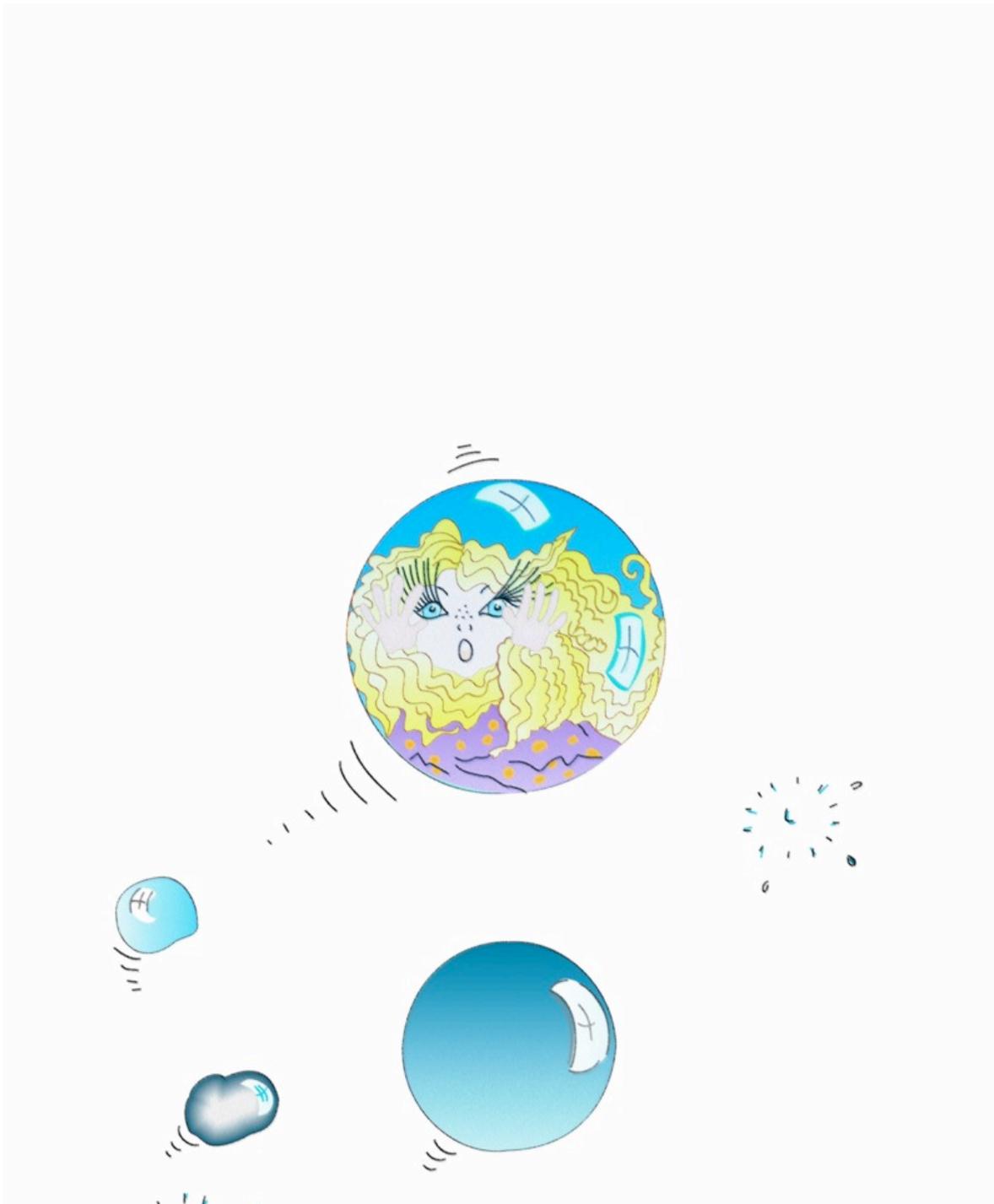
LA LEGENDE DU PUIITS

Il y a très longtemps, dans ce pays les gens mouraient de soif. Les pluies dispensaient ailleurs leurs bienfaits. Alors, le seigneur des lieux, Rajindra Sing, dit Le-Très-Sage, fit vœu devant son peuple de trouver de l'eau, pourvu que les dieux lui accordent un fils. Il employa des milliers de travailleurs appelés à creuser toujours plus profond dans la terre, jusqu'à ce qu'un soir, lassé, n'ayant pas de fils et ne trouvant pas d'eau, il se mit à pleurer.

Ses larmes, comme un déluge, tombèrent dans le puits et d'elles jaillit une source qui coule encore aujourd'hui. Rajindra Sing regarda dans l'eau et vit un enfant qui lui souriait : son futur fils. Le prince rentra chez lui, troublé par sa vision. Sa vieille nourrice arriva folle de joie et lui annonça : « Maître, maître, ton règne est béni à tout jamais.

Ta femme, la merveilleuse Vashdi, vient de te donner un fils. Il s'appelle "Hassan ou le miracle du puits" !»

Puce, émerveillée par l'histoire de son amie l'éléphante, s'avança vers le puits. Mais elle ne regardait pas où elle marchait et trébucha sur la longue barbe d'un vieillard qui venait chercher de l'eau au puits légendaire. Entraînée, elle se laissa glisser le long de cette douce toison blanche, jusqu'au fond du gouffre. Elle vérifia si dans la poche de sa robe, elle avait encore sa plume. « Heureusement que je n'ai pas lâché mon sac ! » pensa-t-elle, rassurée. En arrivant tout en bas, elle se retrouva prisonnière d'une bulle d'oxygène et la source merveilleuse l'emporta loin sous la terre, dans une eau cristalline et douce qui lui murmurait :
« Puce n'aie pas peur, ton voyage se poursuit. »



Pauvre Puce, qu'allait-il lui arriver maintenant ? Transportée par le cours rapide de l'eau, sa bulle fut tout à coup projetée en l'air et éclata.

Puce atterrit tout éberluée dans un immense jardin orné de multiples jets d'eau et au milieu duquel se trouvait un palais merveilleux, le Taj Mahal, dans la ville d'Agra. Elle souffla sur sa plume, s'agrandit et décida de se joindre à un groupe de touristes pour visiter les lieux. Le guide était très gentil, et en plus il avait un si beau sourire... Vite, elle sortit son cahier.

MON SEPTIEME REPORTAGE : L'HISTOIRE DU TAJ MAHAL

Le seigneur d'Agra et de toute la contrée avait plusieurs fils. L'aîné, le plus beau de tous, avait décidé d'épouser une très belle jeune femme dont les origines étaient incertaines. Toutes les jeunes filles qu'on lui présentait retournaient chez elles, car le prince n'en voulait pas. Il avait vu en rêve une femme si belle, si humble et si douce qu'il refusait de prendre en considération toute autre prétendante. Un soir, où le couchant descendait presque sur la terre, où le soleil caressait le palais de son baiser de feu, tandis que le prince se désespérait, on frappa à sa porte. Deux femmes se présentèrent : l'une très vieille et l'autre, couverte de longs voiles bleus, qui paraissait très jeune. « Prince, lui dit la plus vieille, nous venons du fond de votre royaume. L'annonce de votre quête de l'amour parfait est parvenue jusqu'à notre village. Celle que je sers, la princesse Fahsala, certainement comblera vos vœux. Qu'Allah vous rende miséricordieux et nous accepte. » Le prince conduisit les deux femmes dans le quartier des princesses.

On les accueillit avec beaucoup d'amabilité et des servantes leurs préparèrent un bain, puis des rafraîchissements. De magnifiques vêtements attendaient la jeune fille. Elle se vêtit et, le visage couvert d'un voile bleu nuit, doucement arriva vers le prince. « Seigneur, me voici prête à vous servir » dit-elle. L'éclat de ses yeux était si pur, son front était aussi clair que la pleine lune, sans aucune ride qui transparaisait sous le voile et son sourire illuminait son visage comme un astre éternel. Le prince la regarda, fasciné. Il la prit par la main et lui dit: « Maîtresse des maîtresses, reine de ce palais. A toi soient mes amours, à toi soit ma vie. »

Et il la conduisit au palais de son père dans une marche lente et solennelle. La joie éclata alors partout, le bonheur fut immense. Il aurait duré jusque dans l'éternité si Yama, le dieu qui règne sur les défunts, n'avait pas voulu soustraire au monde cette merveille de sagesse et de pureté. A la naissance du vingt-septième petit prince, la mort emporta la reine. L'époux, inconsolable, fit bâtir le plus merveilleux mausolée du monde. Plus de 37 architectes et 20000 ouvriers travaillèrent pendant des dizaines et des dizaines d'années. Il contenait un tombeau de marbre blanc, pur comme celle qu'il avait aimé, durable comme son amour et clair comme l'éternité.

Shah Jahan, l'empereur moghol, s'était juré de faire bâtir son tombeau à côté de celui de sa bien-aimée pour que les siècles et les cieux témoignent de leur amour, mais trahi et assassiné par l'un de ses fils il ne put faire réaliser ce mausolée jumeau en marbre noir dont il rêvait.

Aujourd'hui, en souvenir d'eux, tous les amoureux du monde qui viennent se recueillir sur leur tombe se promettent de s'aimer pour la vie.

Après la visite de ce lieu magique, Pernelle, fatiguée, s'endormit sur une montagne de sacs moelleux qui se mit soudain à bouger. C'était le doux balancement d'une mule, chargée d'un fardeau sur lequel elle dormait profondément. Au bout de quelques heures, elle se réveilla à Jaipur.

Jaipur est la capitale du Rajasthan. Il y a cent ans, la ville fut repeinte en rose pour la visite d'un prince anglais. Dans un magnifique palais de la cité, on peut voir deux gigantesques coupes d'argent. Elles ont été fabriquées pour le Maharadjah Madho Singh afin qu'il puisse transporter de l'eau du Gange jusqu'en Angleterre à l'occasion du couronnement de son roi.

La mule, qui s'appelait Mirabelle, sympathisa avec la petite fille et lui raconta la triste histoire d'un prince qui n'habitait pas loin de là.

LA PLAINTÉ DU JARDIN

Dans son palais, le Radjah de Jaipur soupirait. Il pleurait les jours heureux où dans l'immense parc qui bordait son jardin, les paons, les perruches, les biches et les écureuils jouaient, où toute une foule bigarrée entraît et sortait. Les temps avaient bien changé depuis : on lui avait pris un immense morceau de son parc. Longtemps il s'était battu. Aujourd'hui, il avait rendu les armes. Un immense hôtel de luxe s'était construit là. Et lorsque le bruit des machines et des pelles mécaniques se taisait, lorsque les voix des ouvriers ne se faisaient plus entendre et que la nuit descendait, alors comme une mélodie montait, douloureuse, la plainte du jardin.

« Où, gémissait le jardin, où est ta grandeur, mon maître ? Les arbres millénaires au trop-plein de sagesse sont tombés. Dans les bosquets de bougainvilliers où chantaient les rossignols, plus rien. Qu'as-tu fait, maître, du petit lac où rêvaient les flamants roses ? Qu'as-tu fait de la clairière où les paons faisaient la roue ? Maître, dis-moi qu'une nymphe va balayer la poussière, transformer ces blocs de pierre et rendre à ton domaine sa beauté ! Prince, réveille-toi ! » L'appel du jardin était si sincère qu'une fée répondit à sa prière. Un matin, juste avant le lever du jour, elle apparut et virevolta autour des derniers arbres.

Elle était vêtue d'un sari bleu à bordures d'or. Frappant sur son tambourin aux clochettes d'argent, elle se mit à danser et à allumer comme des lanternes, d'un coup de baguette magique, toutes les fleurs du parc. Les arbres, réveillés, battaient doucement la mesure. Les oiseaux s'assemblèrent peu à peu et commencèrent à chanter.

L'herbe et les roseaux reverdirent. Les carpes et les poissons rouges du bassin se mirent à frétiler dans une nouvelle eau toute fraîche. Le jardin était sauvé !

Pernette avait envie de voir de ses propres yeux ce jardin ressuscité et le vilain hôtel juste à côté. « **Mirabelle, ma belle, emmène-moi chez cet homme ! J'aimerais qu'il me fasse visiter son jardin.** » La petite mule se mit alors en route.

Au palais, le Radjah était sorti sur la terrasse pour contempler son jardin. Dans le calme du soir, il s'aperçut que quelqu'un avait franchi les grilles. Un esprit, un démon ? Non, une petite fille. Elle était blonde comme les blés murs, bronzée comme du bois de santal. La mignonne apparition s'arrêta. Pernette, car c'était elle, qui avait repris sa taille normale, s'inclina profondément : « **Seigneur, pardonnez-moi d'être indiscrete, votre palais est si beau, ses sculptures si magnifiques, racontez-moi son histoire s'il vous plaît.** »

Le Radjah de Jaipur s'était avancé. Il frappa deux fois dans ses mains et un serviteur au turban d'or, plié comme l'aile d'un oiseau, s'approcha. « **Apporte du thé et des gâteaux !** » ordonna le Radjah. Puis il se tourna vers Pernette et lui demanda : « **D'où viens-tu et que fais-tu ici, petite?** » - « **Pardon seigneur, dit Pernette. J'arrive de très loin. J'ai presque fait le tour du monde et je voyage comme je peux. Avec l'aide de mes amis les animaux et des gens que je rencontre sur ma route.** » Le serviteur revint avec du thé et de merveilleux gâteaux. Pernette mourait de faim. Elle se servit et le Radjah commença à lui raconter une histoire.

L'ESCLAVE QUI DEVINT REINE

Autrefois, Jaipur n'était qu'un fort militaire construit pour surveiller la route et braver l'ennemi. Mais un jour, un ancêtre qui commandait ce fort rêva qu'une caravane d'esclaves devait passer par là. Il fit alors vœu que si parmi ces esclaves se trouvait une princesse captive ou une fille d'une rare beauté, il la garderait et en ferait sa reine.

La caravane arriva et demanda l'hospitalité au fort. On leur donna de l'eau, des galettes, des fruits et du thé. Les hommes aidèrent les soldats à préparer les camps du soir ; les femmes, enchaînées une à une, s'occupaient tant bien que mal.

Le Radjah, mon aïeul, vint examiner la troupe et remarqua une toute jeune fille, complètement voilée dans un sari. Il lui dit : « N'aie pas peur, il ne t'arrivera rien. Qui es-tu? » La princesse, car c'en était bien une, répondit : « Seigneur, ma vie est à ta merci. Je te dirai la vérité. Notre palais, à l'est de Jaipur, a brûlé. Des brigands y ont mis le feu et nous ont emmenés comme esclaves. Ils ont enchaîné mon père et mes deux frères. Délivre-les et je serai ta servante. » Le Radjah appela le marchand, lui fit remettre trois mesures d'or et la caravane repartit. Akuti, la jolie princesse, retrouva son père et ses frères. Le seigneur de Jaipur voulut faire un grand mariage. A côté du fort, on bâtit un palais. On fit une grande fête et peu à peu une ville se construisit aux alentours.

« Et ma famille vécut heureuse ici. Hélas, ce temps n'est plus, on nous a tout pris. Je n'ai eu le droit de garder qu'une toute petite partie du palais. Et c'est pourquoi mon jardin s'est si longtemps lamenté, jusqu'au miracle réalisé par la fée... » conclût le Radjah, en esquissant un large sourire. Il prit Pernelle endormie dans ses bras et la confia aux servantes pour la mettre au lit. Le lendemain matin, à son réveil, le Radjah lui dit : « Laisse-moi te recommander un chauffeur de bus que je connais bien. Il t'emmènera voir un ami suisse qui vit depuis trente ans sur un arbre. Tu verras, c'est très drôle. Salue-le bien de ma part ! » Pernelle, folle de joie, le remercia et monta dans le bus. Il y avait du monde partout et des odeurs nauséabondes. Le bus lâchait des pétarades noires qui s'envolaient dans l'air et Pernelle, inquiète, se demandait si vraiment elle arriverait à destination. Dans l'autobus, les passagers étaient très gentils. Ils lui donnèrent un avocat, une mangue et des bananes. De temps en temps, elle vérifiait si sa plume était toujours là.

A Khajuraho, le bus se vida d'un coup. Poules, cochons et êtres humains, tout le monde descendit. Pernelle se demanda ce qu'elle allait faire. Rendre visite à ce drôle de Suisse dont le Radjah avait parlé ? Très bonne idée !

MON HUITIEME REPORTAGE : UN SUISSE SUR UN ARBRE PERCHE

Khajurâho est une petite ville au beau milieu de l'Inde. Ce qu'il y a de plus drôle à voir, c'est un Suisse qui vit depuis trente ans sur un arbre ! On l'appelle "le Tarzan du Madhya Pradesh", mais en vérité il se nomme Gilles Bohnenblust, également connu comme le "haricot charmeur".

Ce curieux bonhomme a grandi jusqu'à l'âge de 16 ans en Gruyère, une région de Suisse. Puis il s'est marié avec une Anglaise et ils sont partis en Inde pour leur voyage de noces. Là-bas, ils sont tombés amoureux du pays et ont décidé d'y vivre pour de bon.

Monsieur le haricot charmeur, malheureux en ville, acheta un grand terrain au Maharadjah de Panna pour construire une maison dans un arbre. Sa femme, elle, ouvrit un restaurant tout près, à Khajuraho. Gilles vit très heureux, encore aujourd'hui. Il ne porte qu'un petit pagne autour des hanches et médite au bord de la rivière. Il se nourrit de lait de vache, de graines, de racines, de riz, de viande d'agneau, de poisson et de poulet. Bref, il ne manque de rien ! Il est devenu très célèbre. Hélas, un jour de septembre 1992, après une forte pluie, il y eut une inondation terrible. L'arbre de Gilles s'est retrouvé au beau milieu de la rivière qui avait gonflé. Elle charriaient tout sur son passage : des bœufs noyés, des maisons cassées, des voitures et des centaines d'arbres arrachés.

Monsieur le haricot charmeur a pu se sauver en se jetant dans une petite barque avec six chiens, cinq poulets et son petit singe. Ce jour-là, il a tout perdu. Même son frigidaire et ses caisses de whisky qu'il repêche encore aujourd'hui, une à une ! Mais maintenant, Gilles Bohnenblust a tout reconstruit.

Gilles et Pernelle mangèrent au bistrot de sa femme, ravie de voir une petite fille. Puis, de retour au bord de la rivière, l'enfant grimpa dans l'arbre à l'aide d'une immense échelle et s'endormit dans les bras d'un énorme ours en peluche qu'elle avait trouvé là, à la belle étoile. On aurait dit qu'il l'avait attendue... Le lendemain, elle demanda à son hôte comment rejoindre Bénarès : « **On m'a tant parlé du Gange. Je voudrais le voir avant de rentrer à la maison.** » Gilles la confia alors à un marchand de légumes qui rentrait chez lui en train et lui dit : « **Elle va jusqu'à Bénarès, prends-lui un billet. C'est une petite fille de chez moi.** »

Après dix heures de route chaotique, ils arrivèrent enfin dans la ville la plus sacrée de toutes, Bénarès. Pernelle descendit du train. Elle n'avait jamais été aussi fatiguée. N'ayant rien mangé de tout le voyage, il fallait qu'elle se nourrisse. Elle vit une sœur de la Charité qui prit pitié d'elle et la ramena dans son couvent où elle put reprendre des forces et avoir un repas comme à la maison.

Au fond de son lit, Pernelle réfléchissait. Elle avait même le cafard. Tout était tellement différent ici. Pourquoi les hommes n'étaient-ils pas tous les mêmes ? Pourquoi étaient-ils si pauvres ici et si riches ailleurs ? Pourquoi est-ce que tant de bébés mouraient à la naissance ? Au petit matin, elle avait de la peine à sortir de son lit, aussi elle décida de faire la grasse matinée et lut un guide sur Bénarès en prenant quelques notes.

MON NEUVIEME REPORTAGE : BENARES

Bénarès est l'une des sept cités sacrées de l'Inde et la plus vieille ville habitée du monde. On l'appelle la cité de la lumière. Sur une grande distance, d'interminables marches d'escalier tombent dans le célèbre fleuve qui la traverse, le Gange, lequel jaillit - dit-on - de la chevelure du dieu Shiva. C'est là que les habitants vivent, prient, dorment, se lavent, se brossent les dents, mangent, discutent ou meurent. Très souvent, après avoir fait leur lessive dans l'eau du fleuve, ils étendent sur les pierres chauffées par le soleil des draps et des saris de toutes les couleurs. Ces toiles multicolores ressemblent à des arcs-en-ciel couchés. C'est magique ! L'eau est très sale, il ne faut pas la boire. Elle charrie tout ce qu'on peut imaginer : des pétales, des guirlandes de fleurs, des bougies, des troncs d'arbre et même des momies de vaches ou de bébés. Parce que là-bas, on dit qu'ils sont sacrés et ne peuvent être incinérés selon les rites traditionnels.

Pernelle sauta dans ses jeans, fit son sac et, de places en ruelles, arriva au Gange. Il coulait doucement. Poussée par la foule, Pernelle descendit les marches qui tombaient dans l'eau. Il était quatre heures de l'après-midi et peu à peu, le soleil se faisait plus doux. Pernelle, fascinée, fixait le fleuve, un peu dégoûtée parce qu'il sentait très mauvais. Tout le monde venait s'y laver. « **Le Gange est sacré ; la rivière purifie.** » lui dit un vieillard à demi nu. Tout à coup, elle aperçut quelque chose de blanc qui flottait vers elle. Un cocon de soie blanche ?

Non, c'était un bébé ! Un nouveau-né, minuscule paquet blanc poussé par l'eau, s'approchait du bord. On voyait à peine son visage. Un rayon de soleil dorait le petit corps sans vie qui voguait vers les marches. Elle était dégoûtée mais, un peu plus loin, elle vit une petite foule attroupée autour d'un conteur hindou. Elle se rapprocha du groupe pour pouvoir elle aussi écouter l'histoire.

LA LEGENDE DU PRINCE DU GANGE

Il était une fois l'âme d'un tout petit enfant qui errait le long des berges du Gange. Son corps flottait sur le fleuve sacré. C'était l'âme d'un petit prince, Suraj, né et mort en quelques jours seulement. Son père, sa mère, tout le palais chantait et dansait de joie lors de sa naissance, car il était le premier fils du Maharadjah. Mais deux jours après son arrivée, un horrible gourou qui détestait sa mère, si belle, vint voir son père dans la nuit. Il lui dit : « Cet enfant n'est pas ton fils. Ton épouse t'a trompé. Je le sais, je l'ai vue. Répudie-la et laisse mourir ton enfant. Et puis, prends une autre femme. Je t'en trouverai une. J'en connais de plus belles encore qui viennent au temple. »

Alors quand l'aurore se leva, le roi appela ses gardes et fit jeter son épouse hors du palais, enveloppée seulement d'un vieux sari. Quant au nouveau-né, on le laissa sans soin. Un enfant sans mère ne peut pas vivre et il est mort, avant d'être jeté dans le fleuve. Après des années d'errance, son âme se purifia. Un jour, il décida de rendre visite à son père en songe pour sauver sa pauvre mère, qui vagabondait sur les chemins aux portes de la cité. Un soir, le Maharadjah fit un rêve étrange : il vit son défunt fils lui apparaître et lui raconter la vérité, en lui reprochant d'avoir puni sa mère injustement. Le petit prince lui demandait de condamner le gourou et de retrouver la sultane, sa mère. Couverte de son sari blanc, la figure voilée, on ne pouvait la reconnaître qu'au bracelet d'émeraudes qui pour toujours était scellé à sa cheville. A son réveil, rongé par les remords, le sultan décida d'aller chercher son épouse lui-même. Il enfila des vêtements de mendiant pour ne pas être reconnu dans la rue et arriva près d'une petite porte admirablement sculptée, que lui avait indiquée son fils, en rêve. Une femme enveloppée dans le kaftan des pèlerines priait agenouillée, cachée par son capuchon brodé. On ne pouvait savoir qui elle était. Mais il remarqua qu'une de ses chevilles portait une fine chaîne d'or et d'émeraudes. Alors, il s'approcha d'un pèlerin et lui demanda de bien vouloir remettre un message à cette femme. Il lui donna quelques pièces pour ce service et disparut. L'homme remit donc un petit billet à la jeune sultane qui, surprise, le déplia et lut ces mots : « Votre époux sait la vérité. Rentrez chez vous. Il vous attend. » La femme silencieuse se leva, les larmes aux yeux. « Comment est-ce possible ? » se demandait-elle. Elle marcha jusqu'au palais, dont la porte était toute fleurie. Le sultan demanda pardon à son épouse et toute la cour célébra son retour. Les époux eurent un second enfant et l'âme de Suraj put ainsi revenir sur terre, au sein de cette famille prestigieuse, et accomplir sa destinée.

Pernette, muette, regardait l'eau. Il n'y avait plus personne et le petit couffin blanc avait disparu... Le conteur aussi et elle n'avait rien remarqué. La nuit était presque tombée. Précipitamment, elle regagna le couvent où on l'attendait. A une vieille nonne qui connaissait le pays, elle raconta l'histoire qu'elle avait entendue au bord du fleuve.

« Oui, la réincarnation représente un principe de la foi hindoue. Les gens d'ici croient que les morts, après un long séjour dans l'au-delà, ont l'obligation de revenir sur terre pour perfectionner leur âme et leur destinée.

Ils se réincarnent alors dans de nouveaux corps et mènent une autre vie en tentant de devenir meilleur. Le monde est régi par la loi du karma, ou loi de cause à effet. S'ils choisissent la voie de l'amour et accomplissent de bonnes actions, les hommes peuvent se libérer du cycle des renaissances et atteindre un état de béatitude parfaite. Si au contraire ils agissent mal sous l'emprise de la haine, alors ils salissent le karma de leur âme et leur prochaine vie sera bien pire que l'ancienne : ils subiront la violence, la maladie, le rejet et toutes les plaies du monde. C'est pour cela que certains Hindous pratiquent la non-violence : ils ne veulent pas charger leur karma et risquer de se réincarner dans des corps de criminels, ou de personnes souffrant de la famine ou de maladies terribles, ou encore renaître dans le corps d'un insecte. »

Pernette, n'en pouvant plus, regagna sa chambre, fit sa toilette et plongea dans son lit. Toute la nuit, elle rêva du fleuve. Et il lui disait :

*« Comme ma source, reste humbles malgré ton pouvoir à être destructeur ou bienfaiteur.
Comme mon eau, contourne les pierres et ne leur résiste pas. Épouse leurs formes au lieu de chercher à les changer. Ceci est l'œuvre du temps et non le tien.
Comme l'Hindou ou le pèlerin, lave ton linge sale sur les rochers de mes berges ou sur les Ghâts de Bénarès. Ainsi ne blesseras-tu personne. La roche a été créée pour que les peines des hommes viennent s'y briser sans dommage pour autrui.
Comme mes lacs, imprègnes-toi de leur calme et reflète la beauté du ciel et des paysages qui les entourent.
Comme mes affluents, mêles-toi à la richesse du grand courant de vie et accueille sa diversité avec gratitude.
Comme mes chutes, accepte de tomber pour mieux rebondir.
Comme mes gorges, supporte l'étroitesse de leurs profondeurs pour mieux t'emplir des grands espaces et de leur lumière.
Comme mon delta, ouvres-toi à plus grand que toi.
Comme mes alluvions fertiles, sème le meilleur en toi.
Comme mes bassins cristallins où l'eau se sépare lentement de ses sédiments laisse reposer ton esprit troublé.
Comme mes rapides, le mouvement te renforcera à condition de t'y soumettre.
Comme mon histoire, de ma naissance à ma destination, laisse la tienne disparaître dans l'anonymat du grand courant universel.
Comme moi, après avoir été tout, tu ne seras plus rien, sinon une goutte ajoutée à des milliards d'autres.
Comme je me divinise par l'entremise des prières et par l'impermanence de toutes choses, fais de ton chemin un outil de purification.
Comme moi honore la vie en apportant à la terre ta part céleste. »*

A son réveil, elle put enfin repartir. Les sœurs lui conseillèrent de visiter Katmandou, au Népal, et d'aller voir cette enfant dont tout le monde parlait, la Kumari. Elle quitta le couvent, remercia les nonnes et se rendit au marché, d'où les camions partaient en direction des quatre coins du pays. Elle demanda : « Katmandou, please ? » Un homme lui fit signe et elle monta dans son camion, déjà bondé de victuailles et de passagers. La route était longue et sinueuse. Il leur fallut traverser des montagnes, parmi les plus hautes du monde : la chaîne de l'Himalaya. Il faisait de plus en plus froid et Pernelle grelottait. A côté d'elle, une jeune fille lui remit un petit gilet en peau de yack, cette vache à longs poils, typique du Népal. Mais notre aventurière avait tellement froid qu'elle souffla sur sa plume, devint minuscule et se coucha à l'intérieur de la toque de fourrure d'un passager. « Hmmmmm... C'est beaucoup plus douillet comme ça ! » songea-t-elle. Après deux jours de voyage, le camion déchargea enfin sa cargaison à Katmandou.

Pernelle était éreintée. Elle souffla sur sa plume et reprit sa taille d'enfant. Elle s'adressa à un vieux guide qui, pris de curiosité, la ramena chez lui et lui offrit l'hospitalité. Pendant le souper, il lui raconta l'histoire de son pays et de sa capitale. Comme d'habitude, Pernelle écrivit un résumé du récit dans son cahier.

MON DIXIEME REPORTAGE : LE NEPAL

Au Népal, se trouvent les plus hautes montagnes du monde, mais la plus grande partie de la population vit dans les vallées. Souvent, les touristes salissent les beaux sommets blancs couverts de neige. Par exemple, l'Everest est aussi la plus haute poubelle du monde. Parce que les explorateurs, fatigués, abandonnent leur matériel au sommet. Ils redescendent les mains vides, débarrassés de ces objets qui, après leur avoir rendu service, deviennent encombrants. Or, ces déchets souillent le sol et la beauté du lieu.

On y trouve des milliers de sacs et d'assiettes en plastique qui ne sont pas dégradables ou mettent des centaines d'années pour se décomposer ; plusieurs bonbonnes d'oxygène vides, des milliers de boîtes de conserves rouillées. Bref, c'est choquant dans un paradis naturel comme celui-ci !

Si on aime la nature, il faut apprendre à la respecter et ne rien jeter sur son passage. Il y a même un ou deux corps de sherpa qui ont été abandonnés à 8000 mètres d'altitude.

Ces vieux porteurs sont morts de froid ou de fatigue et personne n'a voulu les ramener dans la vallée parce qu'ils étaient trop lourds à porter. C'est un drame pour les familles des victimes car les Népalais croient que l'âme du défunt ne pourra jamais connaître le repos éternel si son corps n'a pas été incinéré. Les montagnards étrangers réalisent le rêve de toute une vie grâce à l'aide des porteurs népalais qui les guident dans la montagne. En retour, les sportifs devraient respecter leurs coutumes et se dire : « Il m'a porté à la victoire, en haut de l'Everest, alors maintenant je dois le porter à mon tour en bas, dans la vallée, mort ou vivant ». Il faudrait avoir en toute circonstance un cœur noble et généreux. Les Népalais l'ont compris, eux. Leur religion leur a enseigné l'amour de la nature, des autres et de leur pays. Grâce à leur profonde croyance, les habitants sont restés très purs.

Le roi dirige un pays qui comprend une population trois fois plus grande que celle de la Suisse. Les habitants cultivent surtout du riz, du maïs, de la canne à sucre et des pommes de terre. Les steaks de Katmandu sont fameux ! Katmandu, la capitale, ressemble à une grande ville de montagnes avec ses chalets en bois sculptés. La ville grouille de recoins, de petites échoppes fleuries, d'ateliers de fabrication d'objets d'art ou de marionnettes. Katmandu est une ville nourrie de légendes magnifiques comme celle de la petite Kumari.

Le vieux guide poursuivit : « S'il est une existence bouleversée, souvent impossible, c'est bien celle de la Kumari. Dans la ville et dans les villages autour de Katmandu, partout les prêtres se promènent. Ils doivent, selon un critère sacré, choisir la nouvelle Kumari. Elle devient pour cinq ou six ans une petite déesse adorée par le peuple. Qui est-elle ? Une fillette, choisie avec grand soin à l'âge de quatre ou cinq ans, l'élue est toujours une petite fille très pure, d'une grande beauté et reconnaissable grâce à des signes divins. Tout en elle est vérifié, car il faut qu'elle soit semblable à ses prédécesseurs dans la fonction de Kumari. Son règne est de courte durée puisque dès la puberté, tous les hommages, les richesses, tout cela prend fin. Elle est à nouveau une enfant comme les autres et la vie devient pour elle plus dure, plus solitaire et triste. Aucun garçon ne désire l'épouser parce qu'elle est gâtée et savante. Elle finit sa vie dans un couvent ou à la rue. Mais écoute, voici ce qu'il arriva à l'une d'entre-elles. »

LA LEGENDE DE LA KUMARI

Il y a longtemps, les prêtres de Bouddha avaient désigné la nouvelle Kumari en la personne de Noor, une petite Népalaise ravissante de 5 ans. Sa mère, lorsqu'elle avait vu les moines, avait eu peur et appelé : « Noor, Noor ! » Elle l'avait serrée très fort dans ses bras pour la cacher et ne pas laisser les moines l'approcher, car elle avait la prémonition que sa petite fille allait être choisie comme la prochaine Kumari.

Mais voilà que son mari était entré ravi, car pour un père népalais, c'est un honneur immense d'avoir une Kumari parmi ses enfants. Et puis, c'est pour plusieurs années la fin de la misère. Alors naturellement, il attendait impatiemment les prêtres. Ces derniers gissaient toujours avec toute l'amabilité et la grâce possibles. Ils dirent :

« Nous désirons voir ta petite fille Noor. » Alors le père la prit dans ses bras et leur présenta l'enfant. L'examen commença. Un prêtre la mesura, inspecta son corps, ses mains, ses pieds, ses dents, sa bouche et ses longs cheveux noirs. Il prit dans ses mains le petit visage, regarda intensément les yeux bruns et inquiets. Noor si gracieuse, si innocente, fixait l'homme à la robe jaune et aux gestes précis. « Atcha ! Très bien ! », dit le prêtre. Il appela ensuite ses compagnons après avoir allumé un bâton d'encens. « Suivez-nous, exigèrent-ils de la famille. Avant d'être élue, Noor doit passer par la grotte du Diable. »

Après trois semaines isolée dans une grotte peuplée de démons, Noor domina sa peur et fut consacrée Kumari. Elle appartenait désormais à Bouddha.

Alors toute la famille quitta le village pour Katmandou et pour Noor commença une longue école. On la baigna, on lui mit de très beaux habits, à commencer par un sari d'or et de soie. Elle dut apprendre à lire, à psalmodier, à danser. On coupa ses tresses noires pour les offrir aux dieux. Tous les jours, la foule se pressait devant sa fenêtre dans l'espoir de la voir, car elle n'apparaissait que quelques minutes. Et selon qu'elle bougeait ses doigts ou clignait des yeux, elle portait bonheur ou malheur, disait-on.

Dans la foule, il y avait beaucoup d'étrangers. Parmi eux, un joueur de flûte. Il s'inclina devant la fenêtre puis se mit à jouer. La petite déesse écoutait intensément. Pour un instant, elle oublia. Elle fut simplement une enfant qui entendait un merveilleux message. Le musicien joua sans s'arrêter puis se perdit dans la foule. Tous les jours, il revint. Mansur, c'était son nom, était amoureux de la divine Noor et il voulait la délivrer. Il ne fallait pas qu'elle finisse au couvent ou à la rue, comme tant d'autres avant elle. Un jour, il glissa un poème dans un bouquet et le lança à l'enfant, demeurée sans surveillance un instant. « Je t'aime, merveilleuse petite Kumari. Il me faut partir mais sache que je vais bientôt revenir pour t'emmener » lui avait-il écrit.

Autour du palais, les airs de flûte avaient cessé. Noor travaillait, voyait sa famille, sa vie continuait. Sa mère la regardait : Noor avait grandi. Bientôt elle aurait 10 ans et pour son anniversaire, le roi viendrait lui baiser les pieds.

Ensuite, la vieille servante annoncerait un beau jour que la Kumari était devenue femme et alors son règne serait fini. Pauvre Kumari. En secret, sa mère pleurait et se désolait : « Que deviendra Noor, que deviendrons-nous ? » Car jusqu'à présent, elle avait apporté beaucoup aux siens. Au village, personne n'avait faim.

Noor quant à elle attendait... Elle avait caché tout près de la fenêtre la plus reculés deux grands saris de soie verte et dorée. Elle s'accrochait souvent au cou de sa mère et murmurait : « Je ne finirai pas comme les autres, ne pleure plus ! » pour la consoler.

Le temps passa. Noor parée de tous ses bijoux se montrait merveilleusement belle. Son visage serein, ses mains si fines saluaient la foule. Elle était heureuse car ce matin à l'aube, avant que les prêtres ne montent la garde, avant qu'on ne vienne la réveiller, trois roses étaient tombées sur sa couche. Sur le ruban qui les entourait, elle avait lu : « Ecoute ma flûte. Ecoute mon amour, oh merveilleuse Kumari ! Le soir vient, le jour s'en va et la nuit te couvre de son manteau étoilé. Sur un rayon de lune, une flûte d'argent brille. » Son prince était revenu ! Elle entendait à nouveau sa musique : « Prépare-toi, moi je veille ! » disait la chanson qui résonnait sous les fenêtres du palais. Une chanson d'amour vieille comme le monde. Noor ce soir-là embrassa sa mère, s'inclina devant l'hôtel des offrandes et alluma une lampe, comme une prière. Tout était silencieux dans le palais. Seul le bruit des fontaines et des arbres murmurait aux alentours. En haut, par la fenêtre qui donnait sur la forêt, Noor avait attaché ses saris d'or et de soie bout à bout pour en faire une corde. Elle avait lancé un petit sac avec quelques bijoux et, tremblante, se glissait le long du cordon.

Mansur était en bas. Il la prit dans ses bras, rangea les saris et saisit le petit sac. Puis prenant l'enfant par la main, il s'éloigna du palais.

Les deux adolescents s'enfuirent dans les montagnes où une montgolfière les attendait. « Kumari, petite déesse bien-aimée, tu es sauvée. Sois mienne, tu seras heureuse. Le vent nous emportera, ne crains rien ! » lui dit Mansur, fou de joie.

A l'aube les prêtres trouvèrent le lit vide. On réveilla tout le temple et le palais. Ils chassèrent la famille de Noor et battirent la vieille servante. On fit un grand bûcher. Un mannequin vêtu comme la Kumari fut brûlé sur la place. Noor et Mansur voguaient dans le ciel et fuyaient vers la liberté. Enivrés par leur amour, ils ne surent pas qu'au village un homme était mort : le père de la Kumari. Sur le bûcher dressé pour l'incinération, on avait jeté des fleurs. Sa femme, en long sari blanc, grimpa sur le tas de bois pour le rejoindre et les flammes montèrent haut dans le ciel. De la Kumari Noor, de sa famille, de sa maison, il ne resta plus qu'un peu de cendres emportées par le vent.

Pernette, très émue, s'en alla jusqu'au palais de la Kumari rêver à ce qu'elle avait entendu. La fenêtre était vide. La foule peu à peu se dispersait. Brusquement, quelqu'un lui mit la main sur l'épaule. Pernette sauta en l'air. « **Vos papiers s'il vous plaît, Mademoiselle, lui demanda un policier. D'où venez-vous ?** » Elle sortit son passeport. « **D'accord, dit le gendarme. Viens avec moi. Tu es bien trop jeune pour voyager toute seule . Où sont tes parents ?** » - « **Oh, je ne suis pas seule, je voyage avec des tas d'animaux qui sont mes amis.** » répondit Pernette. L'homme haussa les épaules et lui dit : « **Suis-moi au poste de police !** »

Pernette remit son sac sur son dos, rentra son passeport et suivit le policier. Au commissariat, on l'enferma dans une pièce glaciale et sombre. La police devait faire des recherches et l'envoyer à ses parents. Un peu désespérée, Pernette prit sa tête dans ses mains et réfléchit : « Ah, si je pouvais retrouver papa... » En levant la tête, elle aperçut une carte postale épinglée contre le mur, montrant les grandes pyramides d'Egypte. Ça y est, voilà que la bougeotte la reprenait ! L'envie de découvrir le splendide pays des pharaons devint plus forte que tout.

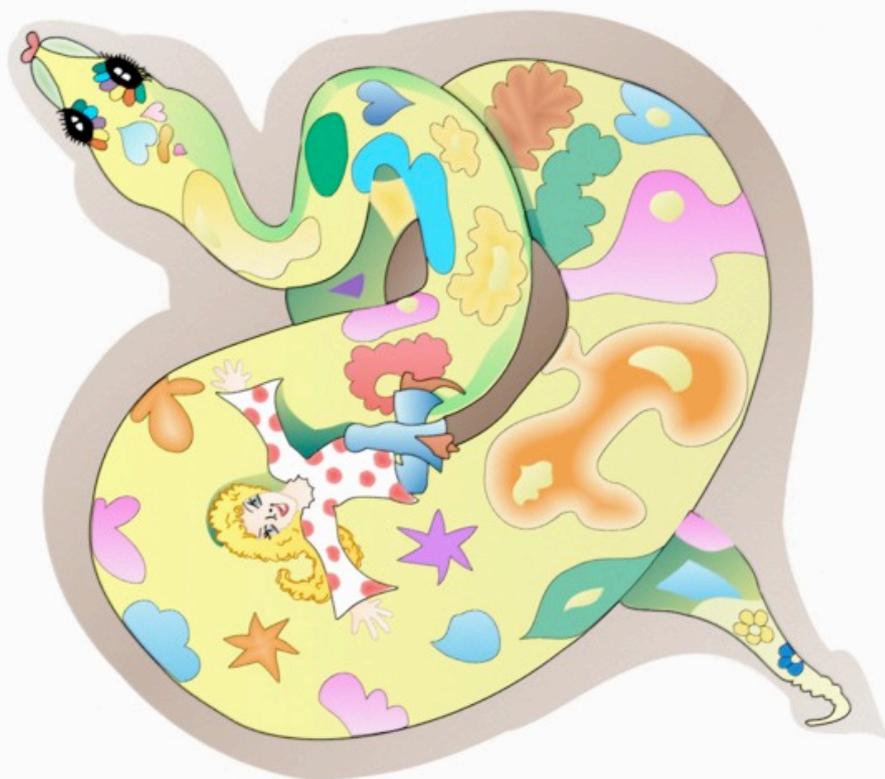
Par la fenêtre de la cellule, une petite feuille d'eucalyptus atterrit à ses pieds. « **Oh, je sais, je n'ai l'air de rien comme ça, lui chuchota la petite feuille. Je ne suis pas un animal. Je fais partie du monde végétal, un monde merveilleux qui communique aussi avec les hommes qui savent les écouter. Je suis une feuille d'eucalyptus. Et je peux voyager, portée par les airs, sur des milliers de kilomètres. Sache qu'il n'y a que moi pour t'emmener en Egypte. Viens, quittons ce sinistre endroit !** »



Ravie, Pernelle alla chercher sa plume au fond de son sac, souffla dessus et se hissa sur la feuille. Une bourrasque les souleva et les voilà parties pour un autre voyage. Après de longues heures de vol, la petite feuille se déposa dans le désert, aux portes de la grande ville du Caire. **«Tu voulais voir les pyramides, t'y voilà ! Va petite fille, tu es courageuse. Adieu ! »** Et la feuille repartit dans un tourbillon de sable. La Puce s'endormit dans une coquille de pistache vide.

Le lendemain matin, un sifflement perçant la fit sursauter. Elle hurla en se retrouvant nez à nez avec un serpent. **« Chuut, chuuut, calme-toi !** susurra l'animal en se tortillant. **Je m'appelle Salsifi et je ne te ferai aucun mal. Bienvenue dans le Sahara, pays de l'ocre, des lignes pures, du silence, de la vie et de la mort. Le désert est un paradis comme un enfer. Mais sache qu'il ouvre les portes de l'âme. Dans le silence et le dénuement, tu pourras recevoir bien des réponses à tes questions. Il suffit d'écouter la nature et le fond de ton cœur. Nous sommes ici en Egypte, pays dont je vais te raconter un peu l'histoire. »** Effrayée, Puce ne voulait pas risquer de se faire engloutir par ce serpent, même s'il avait l'air très gentil. Elle souffla sur sa plume et retrouva la taille d'une petite fille de 10 ans. Comme ça, il ne pourrait pas l'avaler ! Salsifis se mit à rire, à rire devant le tour de magie de cette fillette qui était soudainement devenue aussi grande qu'une montagne. Lui en tout cas, il n'avait pas peur de se retrouver en face d'un monstre !

Rassurée par l'attitude du serpent, Pernelle rit avec lui de sa surprise et sortit ensuite son stylo pour noter attentivement ce que son nouvel ami lui racontait.



MON ONZIEME REPORTAGE: L'EGYPTE

Salsifis dit que l'Egypte est un pays aux milles histoires : celle de Moïse qui a traversé le désert du Sinaï pendant quarante ans. Celle des Pharaons qui ont bâti les plus grandes merveilles du monde, des obélisques aux pyramides, en passant par des temples et des tombeaux majestueux construits pour vivre le passage de la vie à la mort, et leur permettre de renaître dans d'autres mondes. Les anciens Egyptiens pensaient qu'ils rejoignaient ces endroits paradisiaques à l'aide de grandes barques qu'ils nommaient "les bateaux soleil".

Ils faisaient enrouler leur corps dans des bandelettes de tissu pour le conserver et le retrouver intact dans l'au-delà. On appelle ces défunts embaumés des momies. Les Egyptiens ont aussi inventé les hiéroglyphes, une sorte d'écriture faite de dessins et de symboles. Attirés par leur histoire fascinante, des tas de gens ont visité et visitent encore l'Egypte. Ils se souviennent des hommes et des femmes célèbres qui sont passés par là avant eux et ont vécu en Egypte, comme Alexandre Le Grand, Cléopâtre ou encore Napoléon. Le sable et le vent ont effacé leurs traces, mais tous les jours on retrouve de fabuleux trésors enfouis dans le désert. Aujourd'hui, l'Egypte est bien différente. Sa capitale, le Caire, est l'une des cités les plus peuplées du monde. En ville, il y a des Mercedes et des chameaux qui

avancent côte à côte. A tous les coins de rue, il y a des marchands de patates douces grillées au feu de bois, des fumeurs de pipe à eau (on les appelle des chichas), des paysans en robe traditionnelle (galabeya) et des hommes d'affaires très riches. Salsifis m'a dit que les actuels Egyptiens sont très doux et très gentils, mais que les gens qui habitent dans le désert (les Bédouins) le sont encore plus, parce qu'ils n'ont besoin de rien et s'aident beaucoup entre eux. Ils ont le ciel pour toit et le sable comme lit. Autrefois, c'étaient de grands guerriers mais aujourd'hui, ils sont plus tranquilles. Salsifis m'a aussi expliqué que dans le désert, la vie est partout même si on ne la voit pas forcément. Elle est dans une graine oubliée par le vent, une flaque d'eau minuscule, une oasis bien verte, dans les empreintes des chameaux ou dans celles d'une jeep qui promène des touristes. On trouve souvent des squelettes d'animaux ou des pierres étranges, des fossiles de coquillages ou du bois pétrifié. La mer recouvrait l'endroit il y a des millions d'années. Comme j'aimerais rester là ! Mais Salsifis m'a dit que la vie y est dure pour ceux qui n'ont pas l'habitude.

Le sifflement du petit serpent l'interrompit dans son écriture.

« Regarde sous tes pieds, il y a justement une pierre bizarre. Ramasse-la ! » Pernelle, interloquée, remarqua en effet un objet gris et long tout près d'elle. Elle le prit dans ses mains. C'était un tout petit obélisque de pierre. Sa pointe était légèrement cassée mais y étaient gravés plusieurs dessins secrets. Il y avait des scarabées, des vagues, de la pluie et de drôles de traits. Comment déchiffrer ce message mystérieux ? Elle en fit un croquis dans son cahier pour ne pas oublier. Cette pierre taillée par les hommes était très ancienne, c'était sûr ! Et elle devait sûrement avoir une histoire à raconter... Mais comment la déchiffrer ? Avec l'aide du serpent qui parlait la langue du pays et celle des anciens Egyptiens, ils réussirent à traduire quelques mots et, tout à coup, le secret de l'obélisque se dévoila...

LA LEGENDE DU PREMIER PHARAON D'EGYPTE

Dans la ville d'Alexandrie au bord de la Méditerranée, au cœur des quartiers populeux, vivait autrefois une femme qui avait perdu son mari depuis longtemps, et de ce fait, n'était pas très riche. Elle avait un fils nommé Toutakan, âgé de 16 ans, qui aidait sa mère tant qu'il pouvait. Un soir, une vieille femme vint à leur porte pour leur offrir quelques épis de maïs en échange d'un peu d'eau. Elle regarda la mère, souleva les boucles noires de l'enfant et lut dans sa main : « Ton enfant sera roi, le signe de Dieu est dans sa main. Un soleil est dessiné dans le creux de sa paume. Laisse-le partir chercher sa destinée ! »

La mère, abasourdie, n'en crut pas un mot puis s'endormit. Toutakan, lui, n'avait pas douté de la sincérité de la vieille. Il fit son sac et partit chercher sa vie là où il serait guidé. Il chemina dans le désert. Dans son sac, il avait mis quelques galettes et une pastèque. Il songeait à sa mère. Il lui avait dit dans son sommeil qu'il lui rapporterait la joie du ciel et le bonheur de vivre. Au détour d'une dune, Toutakan vit une tente et un vieux Bédouin priant sur le sable. « Puis-je rester chez toi cette nuit ? lui demanda le garçon, je suis fatigué. Pour te remercier, j'irai te chercher de l'eau au Bar-El-GazaI. »

Le lendemain, quand il se réveilla, le vieil homme lui offrit deux galettes de pain. Puis, il décrocha dans un coin sombre de sa demeure une paire de sandales en cuir et les lui tendit en disant : « Ta route sera longue, mon fils. Reçois ces sandales et qu'elles te gardent de tout mal ! » Le vieux Bédouin le bénit et le jeune homme s'en alla. Toutakan rapporta l'eau qu'il lui avait promis, le remercia et reprit sa route.

Il continua jusqu'au fleuve qui traverse le désert et qu'on appelle le Nil. Là, juste devant lui, il vit une grande dune et tout en haut, comme le narguant, le soleil. Alors, attiré, il se mit à escalader la dune. Le sable filait sous ses pieds. Au bout de longues heures, presque brûlé de lumière, il arriva devant le dieu d'Egypte, Ré, le Soleil. Toutakan s'inclina profondément et murmura : « Ré, toi le père de l'Egypte, bénis soient ton nom et ta lumière ! »

Le soleil alors se fit plus doux, comme une caresse, et l'astre lui répondit : « Toutakan, tu es courageux, tu as bravé la faim, la fatigue, les doutes et la soif pour venir contempler ma face. Désormais, aide mon peuple, toi qui es monté jusqu'à moi. Sous tes pieds se trouve ta couronne, ton sceptre et ton bâton de commandement. » Le jeune homme s'inclina, remercia le dieu puis, fou de joie, dévala la dune en courant.

Partout où il passait, naissaient des ruisseaux et des fleurs poussaient sous ses pas. La vie reprenait ses droits, l'eau si miraculeuse bénissait l'Egypte et le soleil faisait pousser ses fruits. De retour peu à peu parmi les hommes, il devint roi et fit le bonheur de son peuple sous le nom du premier pharaon. Ainsi naquit le royaume d'Egypte.

A la fin du récit, Salsifi disparut sous une dune. Pernette avait froid. La nuit dans le désert, il faut bien se couvrir. Un peu plus loin, elle entendit des voix et aperçut un bon feu de bois dont l'odeur lui signala la présence d'hommes. Des amis peut-être ? Ou des guerriers du désert ? Elle s'approcha à petits pas. Un groupe d'hommes la regarda, tout surpris. C'étaient des Bédouins, des nomades d'Egypte. Ils étaient en train de cuire du pain sous le sable. Pernette avait faim et ce pain sentait si bon... Une jeune femme lui tendit un morceau de pain, dans lequel elle croqua goulûment. Quand elle la remercia et lui dit qu'elle s'appelait Pernette, la jeune fille ne réagit pas. Pernette devina qu'elle était sourde et muette. Assis à ses côtés, se tenait un vieillard centenaire et aveugle. Son fils prit la parole : « **Bonjour, petite fille, sois la bienvenue dans notre famille ; voici mon vieux père Fouad et ma femme, Amani. Moi, c'est Tarek. Mon père vient de parcourir 30 km dans le désert pour nous rendre visite. Deux jours de marche sans voir.** »

Pernette, fascinée, lui demanda comment un homme pouvait se déplacer dans le désert, pieds nus, en étant aveugle. « **Il y a d'autres façons de s'orienter dans la vie qu'avec les yeux. Avec le nez, les odeurs, le toucher et les sons, par exemple. Mon père sait exactement où il est en sentant le sol sous ses pieds. Il sait où se diriger en sentant la chaleur du soleil sur son visage qui lui indique le nord, le sud, l'est ou l'ouest. Il sait où situer le nord en touchant le tronc d'un arbre. Son écorce ne sera pas la même qu'elle soit au sud ou au nord. Il se repère aussi avec tous les bruits du désert.**

Si l'écho d'un cri d'oiseau retentit près de lui, c'est qu'il est à côté d'une montagne ou d'un grand rocher. Parfois, on pense que les hommes ne peuvent pas vivre si les fonctions de leur corps ne marchent pas comme il faut. C'est faux, le handicap peut parfois développer d'autres qualités fabuleuses qui aident à vivre normalement. » lui expliqua Tarek.

Pendant que Pernelle écoutait, le vieil homme faisait des gestes et dessinait des cercles dans l'air, auxquels la jeune fille répondit en faisant de jolis petits mouvements avec ses mains. « **Et eux, comment font-ils pour parler ensemble ?** » demanda-t-elle en désignant Fouad et Amani. « **Tu sais, il y a aussi mille façons de communiquer. Les mots et la parole sont l'une des possibilités mais quand deux êtres sont très proches dans leur cœur et en amitié, on n'a ni besoin de voir, ni de parler, ni d'entendre. Il suffit de sentir. Sentir la présence de l'autre. Mon père "sent" et lit dans l'espace les pensées de ma femme. Amani, elle, lit sur les lèvres ou dans les mains.** » répondit le jeune homme.

Pernelle comprit une chose importante : le langage de l'amour entre les hommes est universel. Il est le même partout et un jour, ils parleront tous la même langue.

Après une bonne tasse de thé bien chaud, Pernelle se roula dans une couverture et dormit à la belle étoile. Le lendemain matin, les Bédouins avaient disparu. Ne restait là, broutant un épineux, qu'un vieux dromadaire qui la salua :

« Bonjour, je me nomme Menghesha. Cette fois, c'est moi qui vais t'emmener sur ma bosse jusque dans une région du continent qu'on appelle la *Corne de l'Afrique* parce que si tu regardes sur une carte, son immense territoire ressemble à une corne de rhinocéros. Allez, en route ! Nous partons en Ethiopie, terre où les musulmans et les Chrétiens vivent harmonieusement ensemble depuis plusieurs siècles. » Pendant ce long voyage, Menghesha lui raconta l'histoire de ce pays magique.



MON DOUZIEME REPORTAGE : L'ÉTHIOPIE

L'Ethiopie se situe dans l'alignement de l'Egypte et lui ressemble par la présence du Nil et la similitude de ses paysages. Les Ethiopiens disent que les Egyptiens sont d'anciens frères et qu'ils appartenaient, il y a fort longtemps, à la même famille. C'est dans la vallée du Rift qu'on été découverts les restes de Lucy, le plus vieil hominidé connu à ce jour. Les archéologues pensent que c'était une femme, de très petite taille, aussi petite qu'un enfant.

Dans l'Antiquité, on disait que les Ethiopiens étaient les plus beaux hommes de la terre, parce que c'est un peuple à la silhouette élancée, aux traits fins et dignes. Aujourd'hui, ils vivent dans l'un des pays les plus pauvres du monde avec un revenu annuel à peine supérieur à 100 euros. Les paysages sont fabuleux.

Il y a des grands arbres, de la verdure, des lacs, des cascades, des fleurs mais aussi des déserts et des montagnes de rocailles. Les gens vivent en moyenne jusqu'à 50 ans.

La capitale s'appelle Addis-Abeba et le pays a une population de 72 millions d'habitants. Malheureusement, encore six personnes sur dix ne savent pas écrire et quatre enfants sur dix doivent travailler.

On y compte environ 50% de chrétiens et 50% de musulmans qui s'entendent bien. Il y a beaucoup de très vieilles églises, toutes rondes et sans clocher, perchées sur des collines ou des pics rocheux. Le légendaire royaume d'Abyssinie est vieux de près d'un millier d'années. Il fut gouverné par les Négus, une dynastie de rois dont on dit que le premier était le fils de la reine de Saba et du roi Salomon.

La reine de Saba, qui venait du royaume d'Ethiopie, a été l'un des grands amours du célèbre et pieux roi Salomon, fils de David. De leur amour naquit un enfant qu'on appela Ménélik 1^{er}. A l'âge de 20 ans, Ménélik quitta l'Ethiopie pour aller rendre visite à son père, au temple de Jérusalem. Son papa l'accueillit à bras ouverts, le gâta et le couvrit de cadeaux. Après quelques mois, Ménélik dut rentrer à la maison, en Ethiopie. Beaucoup de rabbins l'accompagnèrent. Quelques jours plus tard, Salomon apprit que l'un des voyageurs avait volé l'Arche d'Alliance, autel sacré qui avait autrefois conduit le peuple juif dans le Sinaï. Salomon s'écroula de chagrin. Puis, dans sa grande sagesse, il se dit que si l'Arche d'Alliance avait été dérobée, c'était la volonté de Dieu et que son fils était sûrement digne de l'avoir, même s'il l'avait acquise grâce à un procédé douteux et fort peu digne d'un prince...

Le long cortège de Ménélik passa d'abord par Gaza, puis au nord du Sinaï et se retrouva en Egypte, avant de remonter le long du Nil jusqu'à sa source, le lac Tana d'Abyssinie. Là fut déposée l'Arche sacrée, à l'abri d'une tente, dans un lieu appelé Debra Mékéda, "la montagne de la reine de Saba". Avant que l'Éthiopie ne se convertisse au christianisme, cette montagne de l'île Tana Kirkos s'appelait Debra Sehel, "la montagne du pardon".

Les Anciens disent que l'Arche y reposa durant 800 ans avant d'être transportée à Aksoum où on peut toujours la visiter aujourd'hui.

Menghesha et Pernelle marchèrent justement en direction d'Aksoum, dans le nord de l'Ethiopie, pour visiter ce fameux sanctuaire de l'Arche d'Alliance. Ils arrivèrent dans une petite ville très agitée. Pernelle s'avança vers le temple de l'Arche mais un vieil homme l'arrêta net : « **Stop ! Il est interdit d'aller plus loin. Je suis le seul être humain sur terre autorisé à veiller sur l'Arche et à l'approcher. C'est la tradition. Depuis des milliers d'années, plusieurs générations de prêtres se sont succédé ici pour garder le précieux trésor. Moi, il y a vingt-cinq ans que je veille sur lui.** »

Pernelle était fascinée. En plus, Menghesha lui dit que les prêtres n'avaient jamais le droit de sortir de l'enceinte du temple, même si celle-ci ne faisait pas plus de 30 mètres carrés !

Les visiteurs venaient leur apporter à manger tous les jours. « Ce doit être un travail très difficile d'être gardien de l'Arche, mais un grand honneur aussi » pensa-t-elle.

D'ailleurs, il est vrai que certaines personnes choisies pour cette tâche ne s'en réjouissent pas. Il en est qui se sont sauvés, préférant la liberté à cette mission exigeant de lourds sacrifices.

Pernelle et Menghesha, après une bonne nuit de sommeil, partirent en direction de Lalibela, vers le Sud, à 400 km du lac Tana. C'était une ville faite d'églises construites sous la terre, pour se protéger de l'ennemi. « **Regarde comme c'est beau ! s'exclama son ami le chameau. On dit que ce sont les anges qui les ont construites en une seule nuit pour honorer le roi Lalibela.** » C'est vrai que l'atmosphère avait quelque chose de magique, avec ces églises enfouies au fond de grandes fosses et taillées d'un seul bloc ! Un tour de force unique au monde, prodigieux ! Quelques petites flammes vacillantes éclairaient doucement l'intérieur des monuments, bien gardés par des prêtres vêtus de longues tuniques colorées, qui sentaient bon l'encens et qui tenaient toujours une grande croix en argent dans la main. Devant les églises, il y avait des bassins où les femmes qui souhaitaient avoir des bébés se baignaient, car une légende prétendait que cette eau avait le pouvoir de mettre des enfants au monde.

Menghesha et Pernelle se baladèrent toute la journée en bavardant gaiement. Puis, à la tombée de la nuit, sous les étoiles de Lalibela, bercée par le doux murmure de sa voix et par la chaleur de son corps, Pernelle écouta Menghesha lui raconter l'histoire de l'un des plus anciens rituels de l'Ethiopie, celui de la cérémonie du café.

La cérémonie du café

En Ethiopie, boire le café est une véritable cérémonie qui peut prendre des heures. Cela sent extrêmement bon, les femmes se maquillent et se font belles pour l'occasion, elles enfilent de jolies robes blanches avec des rubans de couleur. Voici comment se déroule le service : la maîtresse de maison prend les graines de café crues et les rôtit (on dit aussi qu'elle les torréfie) sur un petit réchaud à charbon de bois qui est lui-même placé sur un beau tapis d'herbes fraîches. Elle moule le café grillé avec des épices, comme de la cardamome, des clous de girofle, etc. Puis, elle verse la poudre de café dans un récipient avec de l'eau et le met à chauffer sur le charbon de bois.

Le café doit ensuite bouillir lentement. Les invités sont assis en tailleur sur de grandes herbes fraîches et observent le rituel en silence. La maîtresse de maison offre une première tournée de café, très fort, en versant le liquide dans de petites tasses en porcelaine de toutes les couleurs. Puis elle remet de l'eau dans le récipient (mais sans y ajouter de café !) et le fait bouillir lentement. Elle offre un deuxième service ; le café est cette fois un peu moins fort. On remet une troisième fois de l'eau à bouillir, toujours sans renouveler les grains de café. Enfin, notre dame de maison sert la dernière tournée de café, très léger cette fois.

Il est fort mal vu d'interrompre la cérémonie ou de quitter la pièce avant d'avoir bu les trois cafés ! Aussi, avant d'accepter une telle cérémonie, il faut avoir du temps, pas de rendez-vous ni d'avion à prendre ! Et puis, c'est très mal vu de quitter la pièce avant d'avoir bu les trois tasses !



« Hummmm, ton histoire m'a mis l'eau à la bouche ! » dit Pernelle qui tombait de sommeil. D'ailleurs, tout doucement, elle s'endormit contre la bosse du dromadaire. Le lendemain matin, Menghessa la réveilla avec de grands coups de langue affectueux mais bien

râpeux et Pernelle fit un peu la grimace ! Menghesha lui dit alors : « **Allez ! Debout ! Ton voyage ne s'arrête pas ici. J'ai rêvé cette nuit que je devais t'emmener en Iran parce que les Iraniens sont les descendants des Perses qui ont fondé le premier grand empire du monde, des Balkans à l'Indus et de la Grèce à l'Ethiopie. Oui, ils sont venus jusqu'ici. Tu dois les connaître. Et puis, c'est un autre pays où vivent pacifiquement plusieurs communautés religieuses : les musulmans, les juifs, les zoroastriens et les chrétiens. Allez, en route !** »

Pernelle et Menghesha voyagèrent longtemps. Ils passèrent par le Soudan, où ils furent accompagnés par un cortège de petits ânes ; par l'Egypte, qu'ils connaissaient déjà ; par le Sinaï, où ils virent le *Buisson ardent* tel qu'il est décrit dans l'Ancien Testament. Ils visitèrent la Terre Sainte et le tombeau du Christ à Jérusalem, puis l'Irak et ses vestiges mésopotamiens. Les deux compagnons franchirent finalement la frontière iranienne, où ils furent accueillis par des Kurdes, l'un des peuples vivant en Iran. Ils étaient vêtus de beaux pantalons bouffants. « **C'est ici que je te quitte, ma chère petite amie, car après une bonne pause et quelques buissons à brouter, je dois rentrer chez moi, en Egypte. Je te laisse aux bons soins de nos amis iraniens. Adieu Pernelle !** »

La fillette enroula ses bras autour du cou de son ami, à qui elle promit d'écrire et de raconter la suite de ses aventures : « **Au revoir Menghesha, tu m'as protégée et guidée comme un chef.** »

Un jeune homme la prit par la main. Dans sa langue, il lui expliqua qu'elle devait le suivre, ce qu'elle fit, en toute confiance. Elle avait appris une chose importante au fil de son voyage : il fallait en premier lieu faire confiance. Elle n'avait jamais été déçue ni trahie, ni trompée. Elle suivit donc son nouvel ami, très excitée de découvrir ce pays dont on disait qu'il était merveilleux. « **Je m'appelle Esfandiar et je vais te montrer toutes sortes de nouvelles choses !** » lui dit le jeune homme.

MON TREIZIEME REPORTAGE : L'IRAN

L'Iran d'aujourd'hui s'est construit autour de trois cultures : la civilisation iranienne ancienne, toujours vivante à travers les zoroastriens et la littérature persane ; l'islam, qui est arrivé dans le pays en l'an 642 ; les influences européennes qui ont apporté des techniques et une autre manière de penser. C'est un pays très intéressant avec diverses cultures, entre les mondes turc, indien, arabe et européen. Il a connu des civilisations très instruites et importantes, comme celle des Sumériens. Plus tard, Cyrus le Grand fit de la Perse un immense empire. Il a même rédigé les premières lois qui protègent la dignité des hommes pendant les guerres. Mais c'est Darius qui construisit la ville la plus riche des Perses. Aujourd'hui, l'un des sites archéologiques les plus fabuleux du monde est Persépolis. Même après la conquête arabe, les Perses ont continué à construire de merveilleuses maisons, des palais et des mosquées toutes bleues, comme à Ispahan par exemple.

L'Iran est très connu aussi pour ses poètes, comme Omar Khayyam, Hafez ou Saadi. Et tous les Iraniens savent réciter des poèmes qui sont comme des prières. La capitale de l'Iran depuis 1786 s'appelle Téhéran avec environ 10 millions d'habitants. C'est un climat à quatre saisons, comme chez moi en Suisse. Le pays compte de grands champs labourés, des montagnes, des cascades et des lacs, la mer et des déserts. Il y a 68 millions d'habitants dont la moitié est âgée de moins de 20 ans. On y parle le persan. La grande majorité des Iraniens est de religion musulmane, mais la Constitution reconnaît aussi les zoroastriens, les chrétiens chaldéens et arméniens, et les juifs. Tous sont représentés au Parlement.

La principale industrie en Iran est le pétrole. On dit que les Iraniens sont très gentils et particulièrement généreux. Leur Nouvel An commence le 21 mars et, à cette occasion, ils font pousser des graines pour prédire l'avenir. Quand les graines sont assez grandes, ils les jettent dans la nature et on dirait des milliers de perruques vertes abandonnées sur le sol ! Il y a aussi la tradition du poisson rouge. Pour leur porter bonheur, les familles iraniennes achètent ou reçoivent un petit poisson rouge qu'ils gardent quelque temps. Quand on fait ses achats, on trouve partout sur les étagères de jolis aquariums dans lesquels nagent des poissons rouges. Les gens adorent la musique traditionnelle et en particulier le daf, un grand tambour qui, bien joué, donne la chair de poule.

Esfandiar emmena Pernelle écouter un joueur de *daf* et voir les fameux derviches tourneurs. Ils dansaient en étendant leurs bras comme des ailes, la main droite tournée vers le Ciel pour y recueillir tous ses bienfaits et la main gauche vers la terre pour les distribuer.

Ils dansaient en tournant, tournant, tournant, pour symboliser les planètes qui tournent autour du soleil et sur elles-mêmes. Les tambours battaient, des hommes récitaient de versets du Coran. C'était un vrai et beau spectacle et Pernelle en était toute retournée. Puis son ami Esfandiar l'invita chez lui pour déjeuner à l'iranienne. Elle fut reçue dans une jolie petite maison en pisé (un matériau constitué de briques de terre et de paille). Avant de rentrer dans la maison, elle dut enlever ses chaussures. Il y avait partout de grands tapis rouges et très peu de meubles. La maman d'Esfandiar déplia une nappe en plastique qu'elle posa sur le tapis.

Elle apporta la nourriture : du pain, du yaourt, des kebabs, de grandes herbes fraîches, du riz avec beaucoup de beurre et tout le monde s'assit autour. « Hummm... c'est délicieux ! » commenta Pernelle. Elle adorait surtout cette fameuse coutume culinaire, des tranches de patates grillées sur lesquelles avait cuit le riz et que l'on appelle *Tah dig*. Ici, le café n'était pas aussi important qu'en Ethiopie. Les Iraniens aimaient surtout le thé et en buvaient souvent plusieurs tasses après les repas. « **Maintenant petite, tu fais comme nous: tu t'allonges sur le tapis, tu t'enroules dans une couverture et tu te reposes une demi-heure.** » lui proposa Esfandiar. Pernelle ne dit pas non. Mais avant, il lui raconta cette histoire :

SECRETS D'OISEAUX*

Alors qu'il se mirait paisiblement dans une mare, un oiseau fut soudain pris dans les mailles d'un filet, bien puni de s'être ainsi admiré sans prêter attention aux manœuvres du chasseur qui s'approchait. Ce dernier l'emporta chez lui, où l'oiseau fit l'admiration de tous, avec ses belles couleurs chatoyantes et son air majestueux. On le plaça dans une cage et on lui proposa un bol de graines accompagné d'une écuelle d'eau. « Ils souhaitent sûrement m'engraisser avant de me manger ! » se désespéra l'oiseau et malgré sa faim, il refusa de toucher à la nourriture.

Rassemblant son courage, il s'adressa ainsi à celui qui le retenait prisonnier : « Seigneur, je suis bien maigre pour servir de repas à toute ta famille. Par contre, je puis t'être utile d'une autre manière. Libère-moi et je te donnerai trois conseils qui feront de toi un homme savant. » Le chasseur éclata de rire : « Et comment se fait-il qu'un volatile de ton espèce prétende être capable de m'enseigner cela ?

Je crois que tu es un fieffé menteur, fort rusé. Je ferais bien mieux de te déguster. Au moins mon estomac serait-il satisfait, à défaut de mon esprit. » - « Détrompe-toi, homme. C'est le puissant Simorgh lui-même, le roi des oiseaux, qui a éclairé ma pensée. Aie confiance en moi, tu ne le regretteras pas. »

Le chasseur, un peu sceptique mais tout de même intrigué par ce discours, ouvrit la cage et installa l'oiseau au creux de sa main : « Prends garde à toi, si tu me trompes, je te tuerai sans hésiter ! » L'oiseau commença sa leçon :

« Voici mon premier conseil, hérité du grand Simorgh. Ne crois jamais en des paroles invraisemblables, ce serait une bien sottise conduite de ta part, cause certaine de tourments pour toi. » Le chasseur reconnut que c'était là une sage idée et laissa s'envoler l'oiseau sur l'arbre le plus proche. Le volatile lui révéla alors son second conseil : « Si tu perds un objet, même très précieux, ne t'afflige point, car la richesse spirituelle est un bien mille fois plus précieux. »

- « Bravo ! fit le chasseur. Je m'étais trompé sur ton compte, tu parles décidément comme un être instruit. Continue, je t'en prie, car je suis fort impatient de connaître la suite. » Notre oiseau le regarda malicieusement : « Il s'agit d'un secret : il y a dans mon ventre la perle la plus grosse du monde, que j'ai avalée un jour par mégarde. Elle vaut plus que tous les trésors du roi. Tant pis pour toi qui m'a laissé fuir ! » Le chasseur se roula par terre tant son désespoir était grand : « Suis-je bête de t'avoir écouté, malheur à moi ! » ne cessait-il de répéter en s'arrachant les cheveux. Toute sa famille se réunit dans le jardin, attirée par les hurlements du maître de maison. Pendant ce temps l'oiseau riait tant qu'il faillit tomber de sa branche...

« Je vois que tu n’as rien retenu de mes précieux conseils, homme trop impétueux. Si tu avais réfléchi un peu, tu aurais réalisé que je te tenais des propos invraisemblables ; car mon corps minuscule ne peut contenir une perle gigantesque, de plus comment aurait-elle pu passer à travers ma gorge si fine ? Et comment un seul joyau, si gros soit-il, pourrait-il avoir plus de valeur que tous ceux contenus dans les trésors du roi ? Tu t’es lancé sans honte dans de grandes et bruyantes démonstrations de chagrin, attirant tout le monde autour de toi et te causant presque un ulcère à l’estomac. Tout cela en vain. Qu’as-tu fait de mon deuxième conseil concernant la vanité des biens matériels ? Rien ! Tu es décidément trop ignare et je me réjouis de ne pas avoir terminé dans ton estomac. » dit l’oiseau. Le chasseur tenta de se rattraper : « Tu dis vrai, seigneur oiseau. J’ai mérité tes moqueries. Mais quel était en réalité ce troisième conseil que tu voulais me donner avant de me tendre un piège avec ton histoire de secret ? » demanda-t-il, tout humble à présent. L’oiseau lui répliqua : « Désolé, vilain chasseur, mais tu n’es pas digne de le recevoir, il te faut faire encore bien du chemin avant d’accéder aux mystères de ce monde. Vois, un simple petit oiseau a su te donner une bonne leçon grâce à son intelligence et sa ruse. »

Et ravi, il s’élança dans le ciel, tout en riant des malédictions que lui lançait le chasseur dépité...

**Récit adapté par Loraine d’Andiran, inspiré des « Légendes de la Perse ancienne », texte original de Mahin Tajadod, traduit du persan par Maryam Ghassemi, Editions Gründ, Paris, 1993 (« Secrets d’oiseaux », pp.128-132).*

Epuisée, Pernelle s’endormit. Elle rêvait que son père venait la chercher à la maison de l’oncle Jack à Sydney. Oh ! Elle se réveilla en sursaut. Cette fois, il fallait vraiment retrouver papa. Mais comment s’y prendre ? Comment expliquer à ses nouveaux amis qu’elle devait rentrer à la maison ? Ils dormaient tous profondément. Alors, elle écrivit un petit message à son ami : « Cher Esfandiar, merci de m’avoir fait aimer ton peuple et ton pays. Je suis désolée de ne pas pouvoir rester plus longtemps mais je dois retrouver ma mère et mon père qui m’attendent et qui doivent se faire du souci. Je reviendrai te voir un jour, je te le promets. En attendant, voici mon adresse en Suisse. » Elle glissa le billet dans la main de son ami endormi et souffla sur sa plume.

« Chère petite plume, je veux rentrer à la maison. Aide-moi à retrouver mon père à Sydney ! » Ffffffffffffff... ... Pernelle devint minuscule et devina un battement d’ailes dans le ciel. Folle de joie, elle reconnut son premier compagnon de voyage Papivole, son ami le papillon.

« Eh oui, Pernelle, cette fois tu es bien arrivée à la fin de ton voyage. Les cinq minutes se sont écoulées. Pour les adultes, tu auras rêvé pendant cinq minutes. Pour toi, tu auras fait le tour du monde ou presque. Allez, nous repartons, je te ramène devant la maison de l’oncle Jack. Grimpe sur mon dos et accroche-toi bien à mes ailes ! »

« Oh, Papivole, c'est vraiment toi ? Est-ce possible ? Tant de belles choses en cinq minutes ? Merci, grâce à toi, j'ai vécu des moments magiques. » lui dit-elle. Papivole l'arrêta : **« Non Puce, c'est grâce à toi et à toi seulement, car tu as cru à ton aventure. Chaque fois que tu as eu des doutes ou des peurs, tu les as surmontés et tu as pu t'offrir de nouvelles aventures.**

Le bonheur et la réussite ne surviennent que chez ceux qui y croient ! »

Après un long vol dans les airs, les voilà arrivés à Sydney. La gorge nouée, Puce serra le papillon dans ses bras et lui fit ses adieux. Elle souffla alors une dernière fois sur sa plume et reprit sa taille de petite fille de 10 ans. Mais avant de s'éloigner, Pernelle demanda au papillon qui s'était posé au creux de sa main : **« Comment te revoir, cher Papivole, maintenant que mon rêve prend fin ? »**

Son minuscule ami lui répondit : **« Chaque fois que tu fermeras les yeux et que tu penseras de tout ton cœur que c'est possible, alors je viendrai te voir dans tes rêves ou... peut-être même pour de vrai ! Garde cette plume en souvenir, mais tu ne pourras plus l'utiliser. Elle a joué son rôle et n'a désormais plus aucun pouvoir. Sauf si... »** Une bourrasque emporta les dernières paroles du papillon qui disparut dans le ciel. Pernelle n'eut pas le temps d'être triste. Déjà, au bout de la rue, arrivait son père souriant qui lui faisait de grands signes de la main.

Pendant les quinze heures de vol qui la ramenaient à Genève, Pernelle réalisa qu'elle avait 11 ans et que c'était son anniversaire. Les hôtessees la couvrirent de cadeaux. Comme si son voyage ne suffisait pas !

A l'aéroport, toute sa famille était là : sa mère, ses deux sœurs et sa chienne Théa qui battait tellement de la queue qu'on aurait pu faire monter des blancs d'œufs en neige avec ! **« Enfin, coquine, te voilà !** lui dit sa mère pour l'accueillir. Tous éclatèrent de rire et Pernelle sauta au cou de sa chère maman : **« Maman, je t'aime. »**

Elle rentra à la maison. Dans sa chambre, elle se précipita sur ses affaires, ses poupées, sa petite coiffeuse où sa mère avait déposé un joli flacon de parfum. Elle plongea son nez dans ses peluches pour les respirer à pleins poumons car rien n'avait de meilleure odeur que ses peluches qui fleuraient bon l'enfance, l'innocence et la poudre à lessive.

Comme c'était bien d'être à la maison... Le lendemain, pour fêter son retour, son père l'emmena au jardin botanique. **« Il y a aussi de belles choses à Genève, tu sais ! »** lui dit-il. A travers les plates-bandes, le père et la fille se promenaient. **« Moi aussi, j'ai une histoire à te raconter, presque aussi ancienne que toutes celles que tu as entendues »** lui dit son père avec un air mystérieux.

LEGENDE DE LA ROSE DE JERUSALEM

Il y a fort longtemps, avant le règne de Henri IV, vivait aux portes de Genève un cruel seigneur, du nom de Jean de Lancy. Son château se trouvait sur la colline de Lancy, à l'entrée du village, et surplombait la route. Les magistrats de Genève ne l'aimaient guère. C'était un chevalier félon, pillard et retors. A maintes reprises, il avait aidé les ducs de Savoie à se dresser contre Genève. Plusieurs fois, les magistrats menacèrent de l'enfermer et de le priver de ses biens. Mais Jean de Lancy avait des amis puissants et les Genevois hésitaient. Il plaidait sa cause, s'arrangeait, promettait de ne plus guerroyer contre la ville, restait tranquille pour un temps et puis recommençait.

Finalement, ces messieurs de Genève se fâchèrent, en eurent assez, l'attrapèrent et l'emprisonnèrent dans la tour de l'Ile, une prison profonde, où rien ne communiquait avec l'extérieur sinon l'escalier raide et noir des oubliettes. Jean de Lancy y croupit deux ans. Il eut le temps de réfléchir. Il pensait à son château, au blé qui lève, aux cerfs qui courent dans les bois. Il songeait surtout à celle qui depuis deux ans priait pour lui à Saint-Victor, Dame Eloïse, la très douce, sa fidèle épouse. Il voulait retrouver tout cela, demander pardon une fois pour toutes. Il n'était plus très jeune, il voulait revivre. Enfin, on le délivra, on lui rendit son château et sa dame rentra à Lancy. Jean se réinstalla dans sa demeure et réfléchit. Un jour, il vint s'agenouiller aux pieds d'Eloïse. « Douce Dame de mon cœur, je veux gagner le Ciel avec vous et pour vous. Mais je ne sais que guerroyer et utiliser mes forces. Je vais partir rejoindre le tombeau du Christ et l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Partout où je serai, je me souviendrai de votre amour. Partout où j'irai, je vous serai fidèle. Gardez-moi votre foi comme je garderai la vôtre.

Si je meurs, mon écuyer Pierre vous apportera la preuve éternelle de mon amour. Adieu ma Dame, priez pour moi ! » lui dit-il.

Jean partit donc et se joignit aux pèlerins en route pour Jérusalem. Il fit vœu de soigner les voyageurs malades, de venir en aide aux pauvres, qu'ils soient juifs, chrétiens, musulmans ou de toute autre religion, race ou culture. Il prodigua des soins à chacun, avec le même dévouement et la même générosité. Ils se dit que devant Dieu, tous les hommes étaient égaux et que la vie était sacrée, qu'il fallait la préserver à tout prix quels que soient les efforts à fournir ou les risques à prendre. Mais un jour, par malchance, il fut détroussé et grièvement blessé par des bandits de grand chemin qui sévissaient aux portes de Jérusalem. Mourant, il se tourna vers son écuyer: « Pierre, lui souffla-t-il, rentre au pays. Ne tarde pas ! Rapporte à Dame Eloïse cette rose cueillie pour elle sur la tombe du Christ. » Jean de Lancy mourut et on l'enterra anonymement avec d'autres.

L'écuyer fidèle rentra au pays et pieusement, remit la rose à la châtelaine. Un soir, fatiguée, celle-ci alluma une bougie et contempla sa rose. Elle voulait la voir une dernière fois, avant de s'endormir. On la retrouva le lendemain, le corps sans vie, couché à côté de la fleur, avec un sourire aux lèvres.

Et depuis, avec un peu de chance, l'on peut parfois voir Jean de Lancy se promener au-dessus de la ville, sur un nuage de roses de Jérusalem, cette petite fleur qui, encore de nos jours, perpétue le pardon et l'amour de Jean de Lancy et de Dame Eloïse.

« Ma chérie, dit papa, cette fameuse rose, la voilà. Quelqu'un a recueilli autrefois une bouture de la rose de Dame Eloïse et l'a plantée ici, au jardin botanique où tout le monde peut venir l'admirer. » Et tendrement, papa prit Pernelle dans ses bras après lui avoir fait humer le parfum de la reine des fleurs. Au-dessus d'eux, silencieux, un nuage rose passait...

Rédigé le 24 mars 1994 et achevé à Téhéran le 22 avril 2004
Texte et dessins de la version française: Isabelle A. Bourgeois
Contes : Henriette Bouvier

Remerciements : Lorraine d'Andiran pour sa collaboration et Olivier Dami pour sa précieuse relecture.